

## Sommaire

### Science-Fiction

Terry BISSON : *The Left Left Behind*      chroniqué par Pascal J. Thomas      4

### Science-Fiction & Fantastique

Felip BIU : *Lo Diable la se creme*      chroniqué par Pascal J. Thomas      5

### Science-Fiction, Fantastique, & autres

Richard CANAL : *Bunker Hill*      chroniqué par Eric Vial      6

### Fantastique

Giulio CAVALLI : *À l'autre bout de la mer*      chroniqué par Noé Gaillard      8

### Science-Fiction

Cory DOCTOROW : *Le grand Abandon*      chroniqué par Philippe Paygnard      8

### Science-Fiction

Johan HÉLIOT : *Vers un ailleurs meilleur*      chroniqué par Noé Gaillard      9

### Science-Fiction

Nalo HOPKINSON : *En direct de la planète Minuit*      chroniqué par Noé Gaillard      10

### Science-Fiction

Simon JIMENEZ : *Cantique pour les étoiles*      chroniqué par Philippe Paygnard      11

### Fantastique

Stephen KING : *Si ça saigne*      chroniqué par Philippe Paygnard      12

### Essai

Ariel KYROU : *Dans les Imaginaires du Futur*      chroniqué par Christo Datso      13

### Science-Fiction

Rich LARSON : *La Fabrique des Lendemain*      chroniqué par Philippe Paygnard      16

### Science-Fiction

Christian LÉOURIER : *Jarvis, l'Intégrale*      chroniqué par Noé Gaillard      18

### Science-Fiction

Jack LONDON : *La Pèsta escarlata*      chroniqué par Pascal J. Thomas      19

### Science-Fiction

Ken McLEOD : *The Human Front*      chroniqué par Pascal J. Thomas      21

(../..)

(../..)

**Science-Fiction**

Chantal PELLETIER : *Sens interdits* chroniqué par Noé Gaillard 22

**Science-Fiction**

Kim Stanley ROBINSON : *Aurora* chroniqué par Pascal J. Thomas 22

**Science-Fiction**

Kim Stanley ROBINSON : *The Ministry for the Future*  
chroniqué par Pascal J. Thomas 24

**Science-Fiction**

Christina SWEENEY-BAIRD : *La Fin des hommes* chroniqué par Noé Gaillard 26

**Science-Fiction**

Adrian TCHAIKOVSKY : *Dans les Profondeurs du temps*  
chroniqué par Philippe Paygnard 27

**Science-Fiction**

Roland C. WAGNER : *Ce qui n'est pas nommé* chroniqué par Pascal J. Thomas 28

**Essai & Science-Fiction**

*L'Autre Siècle*, volume dirigé par Xavier Delacroix chroniqué par Eric Vial 29

**Science-Fiction**

*Et si Napoléon...*, anthologie dirigée par Stéphanie Nicot  
chroniquée par Eric Vial 37

**Science-Fiction**

*Finalistes du Prix Rosny aîné 2021* chroniqué par Pascal J. Thomas 39

## Editorial

### *Même pas mort !*

Surprise, voici un numéro de *KWS*. Seuls les malheureux contributeurs de ce numéro, qui attendent depuis si longtemps de voir leur prose noir sur blanc, avaient une idée qu'il pourrait un jour sortir. En leur supposant beaucoup d'optimisme et de patience.

Voici donc, comme promis il y a bien longtemps, un fascicule bien gras de *KWS*, histoire d'économiser sur les frais postaux, devenus exorbitants. Mais vous voudrez savoir pourquoi une si longue attente. Simplement, j'ai été trop occupé par ailleurs. Les plus attentifs parmi vous auront noté que j'ai signé un long article dans *Bifrost* n° 106 sur la vie et l'œuvre de Kim Stanley Robinson, et vous vous douterez que ce travail prend du temps. Je viens de terminer un article similaire sur un autre auteur, qui devrait sortir bientôt. En mai dernier, les journées « Sciences et Fiction » de Peyresq — que je ne manquerais pour rien au monde — étaient consacrées à Roland Wagner<sup>1</sup>. C'était un ami, j'avais (et j'ai encore) de la relecture à faire, et de la lecture des abondantes archives remises en forme par André François Ruaud, bravo et merci à lui.

Tout ce temps est mangé sur mon maigre temps de lecture de SF et le temps encore plus maigre consacré à l'écriture de chroniques (vous remarquerez que je ne contribue que modestement à ce numéro : il y a aussi quelques livres lus qui prennent la poussière sur mes étagères en attendant que j'en rende compte). Cette maigreur est directement liée à l'importance délirante qu'a pris mon travail dans mes journées et mes soirées.

1. L'éditorial de *KWS* 86, en mars 2020, les annonçait pour la même année. Des circonstances que vous connaissez sans doute les ont empêchées de se tenir deux années de rang.

Pour faire court, je me suis jeté à corps perdu dans une réforme de l'organisation des études de licence de sciences dans mon université. Que j'ai mal suivie. Néanmoins j'ai passé pas mal de temps à bosser sur des emplois du temps et des syllabi. Heureusement, "les mauvais jours finiront" (Théophraste Epistolier) : je cesse, incessamment, de m'occuper de tout ça pour retourner à des tâches beaucoup plus faciles (enseigner des mathématiques), et d'ici un an je fais ce que j'aurais pu et dû faire depuis longtemps : prendre ma retraite.

*KWS*, en revanche, ne prendra pas la sienne, et devrait même bénéficier de cette liberté nouvelle ! À bientôt donc. Enfin, espérons.

—Pascal J. Thomas

PS — Un retour dans ce numéro : celui de Christo Datso, que nous n'avions pas lu ici depuis plus de dix ans ; et un retour en forme, celui d'Eric Vial, qui s'était fait tristement rare, et revient avec des chroniques très étoffées, pour notre plus grand plaisir.

#### **KWS**

ISSN : 1767-0551  
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 3 n°s

Chèques à l'ordre de  
Pascal J. Thomas,  
7 rue des Saules,  
31400 Toulouse, France  
pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :  
nous consulter

Les numéros 1 à 86 sont  
consultables sur le Web :  
<http://www.quarante-deux.org>  
(rubrique KWS).

Science-Fiction

**Terry BISSON**  
***The Left Left Behind***

PM Press, «Outspoken Authors»  
n° 1, octobre 2009, 128 p.,  
\$ 12.00

[langue : anglais]

Nous connaissons Terry Bisson comme un auteur de SF humoristique. Et comme le responsable de cette série de mini-recueils avec interviews consacrée à des auteurs de SF plutôt engagés. Il y a une sorte de logique à ce que Bisson lui-même se soit choisi comme sujet et auteur du volume de lancement, et explique sa trajectoire biographique et politique dans l'interview de fin de volume — et je dois dire que je ne me rendais pas compte à quel point Bisson est militant, et à l'extrême-gauche du spectre politique américain. Une voix originale, à tout le moins, qui publie peu sous son propre nom et fait bouillir la marmite avec des adaptations livresques de films et des romans pour la jeunesse. Pourquoi pas.

« The Left Left Behind » doit se comprendre comme « La Gauche Laissée en Arrière », et parodie la série de romans « Left Behind », dont la prémice est typique du fanatisme religieux américain : la *Rapture* (le Ravissement des Élus, emportés vivants au Paradis par le Messie) a eu lieu, et les survivants doivent se débrouiller dans un monde post-apocalyptique, car presque vide, dans l'attente d'un retour de ce brave JC, avec un redoutable Anti-Christ sur les bras. Ça a eu un succès commercial fou — auprès des gens qui croient que la *Rapture* arrivera vraiment un jour, il y en a plus qu'on n'aimerait le penser — et un jour Patrice Duvic (oui, notre ami Patrice, éditeur, traducteur, fumeur invétéré) suggéra à Bisson d'écrire une parodie cruelle de ces âneries. Idée force : ceux qui sont partis sont tous ces fondamentalistes

réactionnaires capitalistes qui emmerdent le pauvre monde, et la planète se portera bien mieux une fois qu'ils seront partis ! Patrice était déjà malade, ne put pas prendre part au projet, qui lui est dédié. Le résultat est drôlatique, peut-être pas ce que Bisson a pu faire de mieux, mais reste une sorte de cavalcade rock'n'roll bardée de comique de répétition, de blagues salaces, et pas toutes politiquement correctes. Bisson a un côté marxiste de la vieille école, quelquefois.

Ce côté est mis en avant dans l'autre texte de fiction du livre, « Special Relativity », une pièce de théâtre mettant en scène Albert Einstein, J. Edgar Hoover et Paul Robeson. Tout le monde croit connaître Einstein, la plupart des gens ont entendu parler de Hoover, chef du FBI pendant près de cinquante ans qui s'illustra par sa traque acharnée de tout ce qui pouvait ressembler à un communiste, mais qui était sans doute aussi homosexuel en privé qu'homophobe en public. Le nom de Paul Robeson m'était moins familier, et pourtant ce fut un homme extraordinaire : Noir, accédant à l'université grâce à ses talents pour le football américain, il fit des études de droit, devint chanteur d'opéra et acteur, vécut en Angleterre où il obtint un diplôme en swahili, et se consacra au militantisme politique — pour l'égalité raciale, mais aussi en faveur de l'URSS, ce qui lui valut d'être privé de passeport après son retour aux USA. La pièce les imagine tous ressuscités pour une journée, au milieu d'une foule d'activistes contemporains qui préparent une manifestation malgré la répression policière toujours active à notre époque. L'humour repose plus sur les répliques, et bien entendu notre familiarité (supposée) avec les protagonistes. Cela se laisse lire très agréablement — Bisson confie dans son interview qu'il adore les formes comme le théâtre radiophonique qui reposent exclusivement, ou presque, sur les dialogues.

Vous serez sans doute curieux de découvrir cette contribution négligée de

Patrice Duvic à la SF américaine, et un côté finalement sérieux de l'œuvre de Bisson, qui compte aussi à son actif une biographie de Mumia Abu Jamal et une uchronie autour du personnage historique de John Brown, *Fire on the Mountain*. Comme beaucoup d'anthologies, ce livre fonctionne comme un entrée dans un jeu de piste.

—Pascal J. Thomas

• [www.pmpress.org](http://www.pmpress.org)

*Science-Fiction & Fantastique*

**Felip BIU**

***Lo Diabla la se creme***

Per Noste, « Diu Negre », avril  
2022, 96 p., 6,00 €

[langue : occitan (gascon)]

Felip Biu nous revient avec un troisième recueil de nouvelles chez la vénérable maison d'édition béarnaise Per Noste, et cette fois-ci sous les armoiries de la collection de SF « Diu Negre ». La matière, toutefois, ne change pas : récits de fantastique ou de science-fiction, truffés de clins d'œil à la situation sociolinguistique de l'occitan, et à l'occitanisme, le réseau enchevêtré des personnes et des organisations qui scrutent et définissent la langue. Disons que l'occitanisme est à l'occitan ce que le fandom est à la science-fiction !

« Jòc, set e match » doit être le texte le plus représentatif de ce syncrétisme : il relate l'ascension et la chute d'une communauté utopiste catholico-occitaniste aux 21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> siècles. Le point-clé ne surprendra pas les connaisseurs (*Que soi era Immaculada Concepcion!*), le propos est bien entendu érudit, mais le sel de la nouvelle est dans cette figure imposée de tant d'œuvres de fantastique des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, le récit-cadre : tout nous est transmis par le biais des souvenirs d'un

vieil homme, dernier représentant de son groupe, interviewé par un étudiant de thèse avide de sources originales. Comme souvent, l'informateur porte un regard moqueur sur le jeune enquêteur.

Le long récit (42 pages) qui donne son titre au recueil est un pastiche plus classique, teinté d'autobiographie : un professeur d'université confie à sa doctorante un travail sur le Diable, ou plutôt sur quelques sources rares sur le satanisme, et se rend compte — bien moins vite que le lecteur — qu'il y a là bien pire que les élucubrations d'écrivains de l'Ancien Régime. On pourra voir quelque chose de borgésien dans l'entrelacement des références, authentiques ou seulement vraisemblables, voire ahurissantes. On pourra aussi renâcler devant l'apparente verbosité du narrateur — ou considérer que c'est un trait fondateur du personnage que l'auteur décrit en creux, évident double de lui-même.

Le plus amusant pour les amateurs de SF sera sans doute le couple de nouvelles placées en début et fin de volume, « Au front d'Orient » et « Assange's Song », qui se répondent par le contenu en dépit de choix stylistiques opposés. Dans les deux cas, il s'agit d'aller fouiller dans des masses de documents, mais si « Assange's Song » se réfère évidemment aux fuites organisées par des *hackers*, « Au front d'Orient » sent la poussière et le vieux papier, celui de ces bulletins de sociétés historiques locales qui recueillent des témoignages de toutes sortes — ici de vétérans de la Première Guerre Mondiale. Biu nous offre un festival d'érudition fictive et d'« à la manière de » des commentateurs de la littérature félibréenne ou régionaliste — tandis que le lecteur de SF comprend tout de suite de quoi il retourne, et s'ébaudit puissamment de la supériorité de sa propre interprétation. Réjouissant.

Comme toujours, je recommande la lecture de ce recueil, écrit dans un gascon parfait, trop parfait ?, riche et aisément compréhensible en tout cas, et nourri

d'une impeccable culture, historique et populaire.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction, Fantastique, et autres*

**Richard CANAL**  
***Bunker Hill***

Black Coat Press,  
« Rivière Blanche »,  
janvier 2022, 262 p., 20 €

[langue : français]

Voici douze nouvelles, dont cinq inédites, et les sept autres difficiles à retrouver, pour cause de relatif éloignement dans le temps (*Univers 1990* chez J'ai Lu, *Territoires de l'inquiétude* n° 7 chez Denoël) et/ou de diffusion limitée ou peu liée aux genres qui nous intéressent ici (Brèves, Phénix, Français d'Afrique, Festival de Montmorillon 2000), et/ou d'éloignement dans l'espace (*Solaris*, hiver 1999<sup>2</sup>)... On pourrait dire qu'elles partent dans toutes les directions dans la mesure où elles relèvent de genres divers, depuis le réalisme (éventuellement métaphorique) et le fantastique qui, par nature, se greffe sur lui, jusqu'à la *speculative fiction* « sociétale », ou directement politique, et à l'onirisme caractérisé, tout cela et le reste pouvant de plus se mélanger dans un même texte.

Or, au-delà même du dit mélange, le tout a une très forte cohérence. Préfacier (d'où son désistement alors qu'il aurait dû assurer ce compte-rendu, qu'il aurait été bien plus compétent pour écrire), Noé Gaillard parle de livre d'images : on ne peut que le suivre, et c'est effectivement un des éléments essentiels de cette cohérence : on en conclura d'ailleurs que la SF n'est pas la seule « littérature

d'images » (selon la définition chère à Pierre Stolze) mais sans que cela l'empêche d'être une « littérature d'idées » ou du moins de convictions et d'engagements, on le verra. De plus, quelle que soit l'étiquette plus ou moins composite que l'on puisse accrocher à chacun de ces textes, ils procèdent d'une façon que l'on peut considérer comme typique de ladite SF, ou en tout cas propre à en satisfaire l'amateur, avec une description sur un ton de totale normalité d'un monde qui varie selon les cas entre l'apparemment incompréhensible et le simplement décalé, et dont l'explication ou la logique se révèle au fur et à mesure, ce ton étant le même quel que soit le degré d'étrangeté perceptible — autre facteur de cohérence. L'étrangeté d'ailleurs renforcée, comme la cohérence, dans plusieurs cas par des références à l'Afrique, liées à la vie et à la carrière de l'auteur (expats de Bujumbura, avion pour Lomé, village et artisans mauritaniens, rues de Dakar) et rares dans les littératures de l'imaginaire — l'actuel afro-futurisme n'existe encore que sous forme de balbutiements (la sous-représentation chronique de l'Afrique en SF fait qu'elle est ici une marque de fabrique même s'il y a bien évidemment d'autres localisations, d'autres références, explicites ou pas)...

Et puis, et peut-être surtout, et là on est du côté des convictions et d'une forme d'engagement, un autre facteur de cohérence est fourni par ce que Richard Canal qualifie lui-même, dans la présentation d'un des textes, de « sympathie particulière pour les déshérités » ou de façon globale pour les victimes, pas vraiment pour les marginaux mais clairement pour ceux qui ont été marginalisés, dans pratiquement tous les textes, même le plus court, métaphore de l'écriture où tout ce qui pèse sur l'auteur devenu son propre personnage pourrait sans doute l'envoyer du côté de ceux qu'il décrit ailleurs. Il peut s'agir d'un pays envahi, d'autochtones méprisés, ou pris dans une spirale économique délétère, ou simplement oubliés, d'handicapés au

2. Au titre de la tétracapilotomie, n° 128 et non 127 comme indiqué dans le volume. Du moins selon le site de la revue. De même, 90, pour *Univers*, c'était une année et non un numéro.

cœur d'au moins trois textes, des victimes de Hiroshima peuplant les cauchemars du personnage que l'on suit, ou encore d'un vieil homme subissant la gestion autoritaire du logement dans un monde de surpopulation (le thème a objectivement mal vieilli depuis *Les Monades urbaines* mais son traitement au ras du vécu, et l'originalité de ce qui en est tiré, fait oublier des prémices erronés)... De la même façon et en gros pour les mêmes raisons, il est question d'enfants dans six nouvelles, de personnes âgées ou très âgées dans cinq — avec deux cas de cumul.

On ne saurait ici détailler un à un les textes<sup>3</sup> : chacun trouvera son bien, et le compte-rendu ne pourrait guère être que très subjectif. Si une inculture comme la mienne en ce qui concerne Bob Marley, la Jamaïque, le Punk, et même Londres, interdit sans nul doute d'apprécier pleinement le dernier, éponyme du recueil, on peut pourtant le lire avec plaisir pour des qualités autres que référentielles. Au-delà de ces mêmes qualités, et bien qu'il soit plus manifestement très onirique, on peut trouver bien plus accessible le premier, malgré ses sous-marins enterrés dans les montagnes et débusqués par une puissance voisine envahissant le pays au prétexte qu'il serait un danger pour elle, malgré un parti qui entend éradiquer tout ce qui rappelle l'eau, malgré des espions « écouteurs » plus ou moins doués de télépathie, et avec ses enfants victimes de deux côtés dont ceux qui, innocents, sont caillassés à la sortie des écoles par d'autres, autochtones... si on ajoute que la puissance envahissante a pour objet symbolique des poupées emboîtées les unes dans les autres, on pourra être tenté par la surinterprétation et par un parallèle évident avec l'actualité de l'année alors que le texte a plus de vingt ans — mais il se passait alors, et déjà, des choses très inquiétantes quoique moins proches, sur

les marges d'un des derniers impérialismes coloniaux.

Entre les deux, on trouvera une mante géante au fond d'une piscine, des êtres victimes de manipulations destinées à les adapter aux milieux extrêmes et une fin du monde, la désespérance d'une maison de retraite où, entre autres choses, l'Etat envoie des inconnus mimer des visites familiales et une dernière évasion, un *reality show* meurtrier et eugéniste restant incompréhensible jusqu'à la toute fin du texte, les obsessions d'un fonctionnaire post-colonial et la recherche d'un photographe oublié, un personnage obsédé par la trisomie jusqu'à l'assassinat, ceci en sus de ce qui a été évoqué plus haut, et évidemment cité de façon non seulement un peu cryptique mais aussi non exhaustive.

Mais on trouvera surtout, encore une fois, des images, un ton, une capacité à décrire l'impensable comme une évidence familière que l'on aurait devant les yeux et, symétriquement, à rendre le quotidien parfaitement étrange et étranger ; ceci en espérant que le vrac des allusions dans le présent compte-rendu aura donné envie d'aller voir, pour comprendre de quoi il s'agit réellement mais aussi pour bénéficier du reste, de tout le reste.

—Éric Vial

3. Soupier de soulagement du (vénéré) rédacteur en chef, qui devrait cependant subodorer la prétention et le coup fourré — mais a le *final cut* et les moyens de limiter les dégâts.

*Fantastique*

**Giulio CAVALLI**  
***A l'autre bout de la***  
***mer***  
***(Carnaio)***

10x18, n° 5727, janvier 2022,  
216 p., cat. 6

[langue : français]

Ce roman ne porte pas d'étiquette permettant de le classer dans un genre particulier mais il me semble s'apparenter au conte. Imaginez une petite ville italienne côtière assoupie dans son ronron quotidien, imaginez qu'un pêcheur local trouve un matin le cadavre d'un homme jeune venu d'ailleurs, puis que de corps découverts en corps découverts on en arrive à des marées de corps en provenance de l'autre côté de la mer, et cela sans la moindre explication, la moindre justification. Il va de soi que l'origine de ces corps n'a guère d'importance alors que la réaction des habitants est primordiale. Pensez donc s'il nous arrivait la même chose ! Et bien sûr les réactions sont partagées, mais pas simplement en deux. Même si l'auteur s'attache à ceux qui sont pour et à ceux qui sont contre, il n'oublie pas les indifférents, ceux qui laissent faire. Le tout est présenté avec un petit côté Pepone/Don Camillo. Devant l'ampleur du phénomène l'État va intervenir, mais un peu tardivement et surtout de manière très maladroite. C'est ainsi que le maire de la petite ville va déclarer sa localité indépendante et organiser sa survie économique à partir des corps apportés par la mer et exploités localement. On notera à ce propos une certaine finesse dans le choix des « industries » de transformation. Pour mieux défendre sa politique, l'édile instaurera des frontières sévèrement gardées et l'interdiction de s'enfuir.

Je vous laisse découvrir la fin de l'histoire, qui je pense interdit de lire ce texte comme un vulgaire et banal conte. Elle le transforme en parabole et contraint le lecteur à s'interroger sur son propre monde. Et les réponses qui je pense peuvent lui venir à l'esprit sont peut-être celles qui font que ce livre n'a pas eu le succès retentissant qu'il aurait dû avoir.

—Noé Gaillard

*Science-Fiction*

**Cory DOCTOROW**  
***Le Grand abandon***  
***(Walkaway)***

Bragelonne, « Bragelonne SF »,  
janvier 2021, 608 p. 20 €

[langue : français]

Dans un futur proche, au cœur d'une société dominée par une oligarchie, il est de plus en plus difficile de trouver sa place. Leurs études à peine terminées, Hubert Etc Espinoza, Seth et Natalie font partie de cette génération en plein doute. Comme des milliers d'autres avant eux, ils décident de tout abandonner, de quitter ce monde où les règles sont fixées par une ploutocratie, pour rejoindre ceux que l'on appelle les abandonneurs, qui sont en train de créer une utopie où chacun peut s'accomplir sans convoitise, sans recherche de compétitivité et sans violence.

Cory Doctorow prend le temps pour imaginer, au fil des plus de six cents pages que compte ce roman, un modèle de communauté en parfaite opposition avec le « monde par défaut » qui ressemble beaucoup à notre société victime des excès du capitalisme actuel. Par prendre le temps, il faut comprendre que le romancier laisse ses personnages disserter longuement sur leur environnement social et économique. Des discours qui peuvent parfois sembler ennuyeux ou redondants, du fait de répétitions dues à l'alternance

de narrateurs, mais qui participent pourtant pleinement à la compréhension du monde des abandonneurs. En effet, l'auteur nous fait d'abord suivre l'action à travers le personnage de Hubert Vernon Rudolph Clayton Irving Wilson Alva Anton Jeff Harley Timothy Curtis Cleveland Cecil Ollie Edmund Eli Wiley Marvin Ellis Espinoza que ses amis appellent plus simplement Hubert Etc. C'est lui qui nous fait découvrir l'abomination qu'est le monde par défaut dominé par les Zottas, ces ultrariches qui possèdent tous les moyens de production de la planète et décident ainsi de l'avenir de tous. Un monde où le travail est devenu une denrée rare et où l'endettement a été systématisé. Un monde où le gouvernement n'est plus que la filiale sécuritaire des sociétés privées appartenant aux Zottas. C'est avec lui que l'on rencontre une jeunesse désenchantée qui invoque le socialisme et le marxisme dans des fêtes interdites. C'est aussi lui qui, avec ses amis Seth et Natalie, est notre guide jusqu'aux terres dévastées, loin des villes surpeuplées, où les abandonneurs ont trouvé refuge. Il reprend un rôle secondaire quand le romancier nous fait visiter cette société proche de l'utopie qu'ont coconstruit les abandonneurs. Hubert Etc laisse alors la parole à Limpopo, cette femme de caractère qui participe à la gestion du *Belt and Braces*, cet abri de réfugiés aménagé en restaurant qui accueille les apprentis abandonneurs. Et lorsque l'on pense avoir trouvé notre narratrice de référence, Doctorow la met brutalement de côté pour nous faire suivre l'aventure d'Iceweasel qui est le nom d'abandonneuse que s'est choisi Natalie. Née dans une famille zotta, la jeune héritière a fait le choix radical d'abandonner le monde doré que lui offrait ses richissimes parents pour mener une vie libre et responsable. Et Iceweasel n'est pas la dernière à nous servir de guide au sein de cet univers complexe.

Malgré une narration plutôt touffue, on est parfois surpris par l'apparition d'un élément qui pourrait sembler évident s'il

avait été dévoilé beaucoup plus tôt dans le récit. Je pense tout particulièrement à la couleur de peau de Seth, l'un des trois premiers personnages du roman, révélée fort tardivement et qui finalement n'apporte pas grand-chose à la trame générale du *Grand abandon* puisqu'elle intègre déjà des minorités visibles. Ce qui étonne également, c'est le choix de Doctorow de jouer la carte de l'ellipse pour accélérer une progression narrative qui paraît parfois piétiner. Cette technique lui permet de mener jusqu'à son terme l'intrigue secondaire bâtie autour de la recherche de l'immortalité.

Parfois complexe, empreint de certaines lourdeurs, la force de ce *Grand abandon*, au-delà de présenter un avenir sombre où réside encore une mince lueur d'espoir, est d'offrir une véritable vision d'auteur, cohérente et réfléchie, s'appuyant sur l'actualité. Pour apprécier pleinement cette œuvre, il faut simplement faire l'effort de poursuivre la lecture jusqu'à la dernière page.

—Philippe Paygnard

*Science-Fiction*

**Johan HÉLIOT**  
***Vers un ailleurs***  
***meilleur***

Seuil, « jeunesse », mars 2022,  
288 p., 14 €

[langue : français]

Sous une couverture un peu terne se cache, à mon sens le premier volume d'une trilogie. Il y a eu un « Effondrement » en France, et depuis le pays est coupé en deux par un grand mur. Au Nord une dictature implacable qui, sous couvert d'un état d'urgence permanent, attribue aux individus des points sur un *permi-dentité*. Si vous arrivez à 0 points vous êtes « remis à jour » avant rééducation.

Au Sud de l'autre côté du mur, du désert et plus loin les oasis africaines, la liberté. Maya, 17 ans, vit avec son père aboulique et son petit frère autiste — et est condamnée à une remise à jour. Comme sa mère l'a fait avant elle, elle décide de partir vers le Sud. Dans le même temps il est proposé à Arno — 18 ans — qui vient de croiser Maya et est condamné aussi, de participer à des chasses aux fugitifs qui fuient vers le Sud. Il choisit la chasse, et se retrouve en compagnie de jumeaux et d'un couple de journalistes chargés de filmer leur aventure. Le garçon des jumeaux est violent et vantard. Et bien sûr il croise à nouveau Maya qui tente de fuir un des profiteurs du système qui en veut à son corps. Et ils vont découvrir la réalité du mur et celle des camps de réfugiés.

Il va de soi que vous pouvez lire ce roman comme une suite réussie d'aventures et vous réjouir des défaites des méchants, mais je ne suis pas certain que cela soit le but de l'auteur. Je dirai même que mises à part certaines trouvailles, les aventures sont sans grandes surprises. Ce n'est donc pas elles qui importent vraiment, à part pour aider à construire ou établir les personnages. Il me semble que ce qui est intéressant c'est le monde décrit et l'idée de migration, de fuite pour échapper à un sort inique. Car je pense que l'on oublie très vite que Maya et son frère se déplacent du Nord vers le Sud pour ne s'intéresser qu'à leur progression, comme à celle des migrants climatiques, économiques, politiques. Une bonne manière d'être dans son présent.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Nalo HOPKINSON**  
***En direct de la***  
***planète Minuit***  
***(Report from Planet***  
***Midnight)***

Éditions Goater, « Rechute »,  
novembre 2018, 144 p., 14 €

[langue : français]

La maquette de couverture et le titre de la collection font référence à la défunte collection « Chute Libre » que publiaient les éditions Champ Libre à la fin des années 1970. L'illustration de couverture, portrait librement interprété de l'autrice, renvoie au premier texte. Le volume en compte trois, suivis d'un interview par Terry Bisson qui dirige par ailleurs la collection « Outspoken Authors »<sup>4</sup>, dans laquelle puise « Rechute ». Avant d'aller plus loin je dois préciser un point de détail me concernant et ce pour éviter que mes propos soient dévoyés s'ils devaient être maladroits. J'ai reçu une éducation qui me fait considérer que ce soit d'abord et avant tout comme un individu sans autre critère de considération. Le premier texte proposé ici est un discours prononcé en 2009 en tant qu'auteur invité à la Conférence internationale du fantastique dans les arts — elle se tient chaque printemps en Floride. L'autrice y est momentanément possédée par une extraterrestre qui dit ce qu'elle pense du royaume terrestre des langues. Et bien sûr son bilan met en évidence une domination sans conteste (ou si peu) de la suprématie de l'homme blanc. Elle signale aussi qu'il y a malgré tout des femmes de couleur qui écrivent... Elle reprendra les mêmes idées pour répondre aux questions de Terry Bisson et ajoutera la référence à Robert

4. Plusieurs des volumes de cette collection ont été chroniqués dans *KWS*, y compris dans le présent numéro ceux signés par Terry Bisson et Ken McLeod — NdLR.

Silverberg qui démontra dans un texte célèbre que James Tiptree Jr. ne pouvait être qu'un auteur masculin. C'est provocateur parce que nous ne sommes pas habitués à ce que les femmes revendiquent d'être publiées parce qu'elles ont travaillé pour l'être.

Difficile de vous parler du deuxième texte sans risquer de tout dévoiler. En résumant schématiquement je dirai qu'il s'agit d'art et d'enfant... dans une société pas si lointaine dans le temps. Un texte intéressant et d'abord à mon sens parce qu'il vous interdit de spéculer sur ce que vous lisez au fil de la lecture. Il faut lire simplement et laisser la conclusion qui s'impose à vous déclencher la réflexion. Et il en va de même pour le texte suivant où l'on retrouve les personnages de la Tempête shakespearienne (Caliban, Ariel) revisités, et ailleurs qu'au large de la Sicile.

Les nouvelles seront peut-être plus faciles à lire après les précisions données par l'autrice à Terry Bisson. Elle parle de sa façon d'écrire et explique comment elle a essayé d'organiser une anthologie qui prendrait en compte des autrices caribéennes — et nous permet de mesurer combien le discours prononcé plus haut est nécessaire.

Je m'autorise — ayant beaucoup apprécié *La Ronde des esprits*, paru en 2001 en J'ai Lu « Millénaires » sous la direction de Jacques Chambon — à regretter que les publications de cette autrice en français se limitent encore à ce petit livre, au présent recueil et à deux nouvelles dans les *Galaxies* n° 27 & 35.

—Noé Gaillard

Science-Fiction

**Simon JIMENEZ**  
***Cantique pour les étoiles***

*(The Vanished Birds)*

J'ai lu, « Nouveaux Millénaires »,  
juin 2021, 480 p., 22,00 €

[langue : français]

C'est à travers les yeux de Kaeda, habitant Umbai-V, une planète qui produit la dhuba, une herbe dont les propriétés permettent à ce monde de fermiers d'échanger avec le reste d'une humanité exilée aux quatre coins de la galaxie, que l'on découvre l'univers imaginé par Simon Jimenez. Dans ce futur où femmes et hommes ont laissé derrière eux une Terre devenue inhabitable, chaque communauté dépend des autres grâce aux rotations régulières de vaisseaux traversant l'espace au cœur de cette anomalie qu'est la Poche. Cette distorsion offre la possibilité de parcourir des distances impressionnantes à des vitesses incommensurables entre les mondes habités de la Coalition et même au-delà, mais cela ne va pas sans contrepartie. En effet, les cargos qui chargent la dhuba sur Umbai-V ne mettent que huit mois pour effectuer un aller-retour, mais pour un observateur planétaire tel que Kaeda, le délai entre deux visites d'outre-mondains est de quinze ans. Le jeune garçon n'avait que sept ans lorsqu'il fut fasciné par la beauté de Nia Imani, capitaine d'un des vaisseaux venus sur son monde. Il avait vingt-deux ans quand il devint son amant et ce fut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, lors de l'ultime rotation de la capitaine, qu'il lui confia un orphelin trouvé dans un champ, peut-être naufragé d'une autre planète, qui est au cœur de ce récit. Comme on le voit, Simon Jimenez prend le temps de créer une ambiance, de mettre en place les éléments de son univers et il est, une nouvelle fois,

dommage qu'une fois de plus le résumé officiel de l'ouvrage vienne en partie saborder cette lente installation.

En effet, le roman de Simon Jimenez ne se focalise pas sur le monde agricole de Umbai-V, mais suit le parcours d'Ahro, l'enfant découvert à la surface de cette planète perdue au milieu de nulle part, nu et ne parlant pas. Un enfant qui attire la curiosité et la convoitise de Fumiko Nakajima, celle qui a conçu les stations de l'espace qui constituent l'habitat de l'élite de l'humanité, car elle le soupçonne de posséder en lui une capacité extra-humaine qui permettrait de résoudre le problème des décalages temporels générés par la Poche. À travers les personnages d'Ahro au sombre passé et à l'avenir terrifiant, de Fumiko en rébellion contre une société qu'elle a contribué à créer, et de Nia cette fière capitaine qui devient la protectrice et la mère de substitution d'Ahro, Jimenez décrit un univers dominé par la recherche du profit à tout prix dans la droite ligne d'un néo-capitalisme ultra-libéral débridé qui ne peut exister que dans des œuvres de pure fiction...

L'avenir proposé par Simon Jimenez n'a rien de joyeux ou d'optimiste, il ne faut donc pas attendre de *happy end* à ce *Cantique pour les étoiles* qui n'en reste pas moins un livre qu'on ne peut pas lâcher avant d'en découvrir la conclusion à la noirceur presque poétique.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Stephen KING**

***Si ça saigne***

***(If It Bleeds)***

Albin Michel, février 2021,  
448 p., 22,90 €

[langue : français]

Les années 2020 seront-elles celles de l'éternel retour de Stephen King? Le romancier du Maine a déjà fait acte de présence dans les librairies avec la sortie en 2020 (2019 aux États-Unis) de son roman *L'Institut*<sup>5</sup>, comme sur le petit écran par le biais des séries inspirées de ses best-sellers que sont *L'Outsider* et *Le Fléau*. Il revient donc nous jouer un mauvais tour avec un recueil intitulé *Si ça saigne*. En effet, les quatre textes proposés au sommaire de ce livre entraînent le lecteur dans ces mondes à la lisière entre le quotidien et le surnaturel dont Stephen King a le secret.

Ainsi, même si elle peut sembler être sponsorisée par Apple, la novella « Le portable de M. Harrigan » sait prendre le temps de nous présenter les liens qui se créent entre un vieil homme solitaire et le jeune garçon engagé pour lui faire la lecture. C'est par toutes petites touches que le fantastique est suggéré et il n'est réellement horrifique que pour la seule personne du narrateur. Ce texte est l'un des plus attachants du recueil, car on retrouve le Stephen King qui s'intéresse à ses personnages, principalement au jeune Craig et à M. Harrigan, sans négliger leurs proches qui prennent corps en quelques lignes. Le fan du romancier ne sera pas perdu puisque l'action du « Portable de M. Harrigan » se déroule dans le village de Harlow, dans la proche banlieue de la célèbre ville de Castle Rock.

5. Chroniqué dans *KWS* n° 87, juillet 2020, par Rémy Boy, et dans *KWS* n° 88, avril 2021, par l'auteur de ces lignes.

Les trois actes de « La vie de Chuck » sont plus difficiles à aborder car Stephen King conte, en parallèle et de manière presque métaphysique, la fin d'un monde et la mort d'un homme, la première étant la conséquence de la seconde.

« Si ça saigne », qui donne son titre à l'ouvrage, est pratiquement un roman en miniature. Il permet de retrouver Holly Gibney, qui joua les premiers rôles dans la trilogie de thrillers fantastiques *Mr. Mercedes* (Albin Michel, 2015), *Carnets noirs* (Albin Michel, 2016) et *Fin de ronde* (Albin Michel, 2017), et fit une apparition décisive dans *L'Outsider*<sup>6</sup> (Albin Michel, 2019). C'est là son principal intérêt, en plus d'être l'occasion de renouer avec le Stephen King fidèle à ses personnages qu'il se plaît à suivre dans des aventures toujours renouvelées et, dans le cas de Holly Gibney, qui accumulent les frayeurs. Frayeurs viscérales que l'on retrouve dans « Rat » qui vient conclure ce recueil en beauté.

*Si ça saigne* offre sa dose annuelle à tout aficionado du King dans l'attente du nouveau grand classique de l'horreur que le romancier du Maine nous proposera bientôt.

—Philippe Paygnard

Essai

**Ariel KYROU**  
***Dans les Imaginaires  
du Futur***

***Entre fins du monde, IA,  
virus et exploration spatiale***

(avec « Volte-Face », un texte  
d'Alain Damasio)

Editions Actus SF, Oct. 2020,  
591 p., 21,90 €

[langue : français]

Saluons d'abord le tour de force d'Ariel Kyrou : proposer une cartographie des *Imaginaires du Futur* à travers, non seulement des dizaines d'auteurs et une centaine de romans ou nouvelles de littérature de science-fiction, mais aussi de nombreuses références théoriques en philosophie, sciences, sciences humaines, sans oublier la bande dessinée, le cinéma, les séries télé, la musique ou le théâtre ; tous ces matériaux dispersés sur plus de six cent pages d'une lecture agréable (index compris, véritable outil de travail), contenant par ailleurs plus de cinq cent notes de bas de page. Loin d'une œuvre académique lourde et compliquée où l'argumentation se perd dans des détails, le livre d'Ariel Kyrou ressemble plutôt à l'album d'un naturaliste qui observe avec beaucoup d'attention diverses espèces (de représentations, de spéculations sur le futur, en un mot : d'imaginaires) et tente de les classer d'une manière cohérente, tout en donnant à son inventaire la valeur d'une proposition.

Que cherche-t-il à démontrer ?

Que les diverses représentations du futur véhiculées dans des œuvres d'imagination préparent activement l'irruption de ces possibilités dans le monde réel et conditionnent en quelque sorte nos choix. Il s'agirait d'une nouvelle version, collective, des prophéties auto-réalisatrices, à la

6. Chroniqué dans KWS n° 85, août 2019.

différence importante que ces représentations du futur, ces imaginaires, sont en concurrence les uns avec les autres, et bien malin serait celui qui les utiliserait comme une boule de cristal pour dire de quoi demain sera fait. Par contre, Ariel Kyrou s'efforce de rendre visibles certaines possibilités d'avenir qui sont non-désirables et nous montre que nous nous y engouffrons à toute allure parce que, justement, en partie à cause de certains discours (le culte de l'innovation, la croyance au progrès indéfini des biens et des services...), ces possibilités sont énoncées aujourd'hui dans l'espace public, publicitaire, commercial, imaginaire, avec beaucoup de conviction, de pouvoir de persuasion. Le noyau de la thèse d'Ariel Kyrou consiste alors à montrer que si nous nous appuyons sur des contre-propositions d'avenir ou d'imaginaires plus désirables, plus humains, plus viables pour les écosystèmes, nous pourrions enrayer, ralentir, voire rendre caduque l'irruption de ces futurs de cauchemars, ou, à tout le moins, nous forger des représentations qui nous aideront à traverser les épreuves.

L'auteur convoque des œuvres de science-fiction du passé qui donnaient déjà quelque chose à voir d'un avenir qui est devenu entre-temps notre présent, notre actualité ; et le dialogue qu'il entreprend entre des œuvres « classiques »<sup>7</sup> et d'autres plus contemporaines lui permet de nourrir sa thèse. On objectera que l'auteur opère un choix, une sélection d'œuvres qui vont confirmer sa thèse et que l'inventaire est donc déjà orienté dans le sens de la démonstration. C'est bien entendu le cas, et l'objection serait recevable pour un livre de prospective qui prétendrait donner des clés du futur avec des matériaux plus objectifs qu'un roman ou un film de science-fiction. Ariel Kyrou joue sur l'ambiguïté du statut des imaginaires afin de susciter chez le lecteur un certain désir d'avenir. On l'aura compris : *Dans les Imaginaires du futur* est un livre

7. Sauf quelques exceptions, Ariel Kyrou situe son corpus d'œuvres à partir des années 1960.

politiquement engagé que le lecteur averti pourrait classer dans le rayon « Essais sur l'effondrement » de sa bibliothèque tout autant que parmi les « Essais sur la littérature de science-fiction ».

Ce livre confronte deux représentations du futur, extrêmes, avec une riche diversité de nuances intermédiaires. D'un côté, il rassemble les imaginaires issus du productivisme, de l'extractivisme, de la croyance au tout-technologique comme « solutions » aux crises environnementales, climatiques, etc... Il s'agit d'analyser ce qui se cache sous les représentations de l'Intelligence Artificielle, de l'exploration spatiale, du Transhumanisme en termes de structures de domination et de destruction de la nature... D'un autre côté, il situe les imaginaires issus du « retour à la Terre », de l'écologie, du rejet de la technologie et des systèmes industriels ou des structures de pouvoir fondées sur l'autorité, et de leur croyance que les « solutions » aux crises résideront dans une adaptation à des effondrements continus. L'auteur décrit ce qui se cache sous les représentations des diverses « fins du monde » (économique, social, sanitaire, climatique...); il interroge et repère les traces dans l'imaginaire de ce qu'il est convenu d'appeler la « collapsologie »<sup>8</sup>.

Ce que cherche l'auteur ce sont les traces d'hybridation entre technique / technologie et écologie / résilience car sa position exprimée dès le début du livre est la sortie de la polarisation et la recherche d'une « troisième voie » entre le tout-technologique et le rejet de toute

8. Le terme a été popularisé suite au livre de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, « Comment tout peut s'effondrer », Seuil, 2015 et se définit comme une science interdisciplinaire des effondrements. La définition la plus souvent citée dans ce contexte de la notion d'effondrement est attribuée à Yves Cochet et s'énonce comme suit : « Appelons effondrement de la société mondialisée contemporaine le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus satisfaits pour la majorité de la population par des services encadrés par la loi. », in Yves Cochet, *Devant l'effondrement : essai de collapsologie*, Les Liens qui Libèrent, 2019.

technologie (ni l'une ni l'autre option n'étant pour lui réaliste ou souhaitable). En quoi pourrait-elle consister ?

Cette porte de sortie des crises est d'abord identifiée en mode mineur, c'est la « voie du Stalker » (le film d'Andrei Tarkovsky de 1979, basé sur le roman des frères Strougatski), qui consiste en une adaptation « furtive » à un environnement en ruine, en déliquescence, dans lequel des individus et des petites communautés pourront redonner du sens aux ruines (de la civilisation et de la nature empoisonnée, saccagée...) en retrouvant des sources « d'utopie(s) dans les dystopies » ; il s'agirait d'une éthique de survivants dans laquelle la reconstruction du sens et l'espoir, ne passerait pas (ou plus) par « la croissance » et les structures sociales traditionnelles effondrées, mais par « l'empathie », « l'écoféminisme », « l'hybridation nature-culture ».

L'autre option de sortie des crises est ce que l'auteur identifie comme « Grande Bifurcation », un phénomène global qui se produirait quelque part au milieu des effondrements et dans lequel la technologie serait radicalement réorientée dans un sens où le *pharmakon*<sup>9</sup> serait enfin apprivoisé dans une perspective thérapeutique et non plus de domination, d'emprise, de contrôle total du monde humain et non-humain, y compris dans la très hypothétique vision de contrôle du climat par de la géo-ingénierie. Le problème, ou la faiblesse, de cette hypothèse est qu'elle consiste en un acte de foi qui tiendrait d'une sorte de « miracle collectif » ; la crédibilité du scénario de « Grande Bifurcation » en sort amoindrie ou moins bien développée que

celle du scénario du « Stalker », mais ceci est une opinion personnelle<sup>10</sup>.

Ce qui est à la fois très intéressant et très interpellant dans la démarche d'Ariel Kyrou, nous pourrions dire que c'est le « cœur de sa thèse philosophique », est sa conviction que les œuvres de science-fiction et les Imaginaires qu'elles véhiculent sont en quelque sorte elles-mêmes une technique, un *pharmakon*, poison et contre-poison qui façonne parfois bien en amont de l'esprit du temps les imaginaires et qui influence directement nos représentations et, par-là, nos désir d'avenirs et nos actions collectives.

Il y a quelque chose d'un arrière-plan un peu hégélien dans sa démarche philosophique, d'un avènement progressif de l'Esprit (peut-être celui de l'hypothétique « Grande Bifurcation ») fondé sur la croyance en un sens de l'histoire (du futur par conséquent) dont il suffirait de repérer les traces dans des œuvres pour indiquer des chemins possibles et forcer le passage à l'action. En quoi par conséquent son travail pourrait être comparé à celui des prospectivistes qui s'appuient sur des projections rationnelles de données observables et de faits scientifiques, sauf qu'il s'agirait bien entendu d'une « histoire du futur » fondée en fait sur l'Imaginaire plutôt que sur la Raison pure. Cette ambiguïté est peut-être la principale critique qui pourrait être adressée aux *Imaginaires du futur* dans la mesure où pour un rationaliste ou un prospectiviste classique, l'existence d'œuvres spécula-

9. Le *pharmakon* est un concept développé par le philosophe de la technique Bernard Stiegler (1952 – 2020) qui énonce le double usage de toute technologie, « poison » et « contre-poison » à la fois.

10. J'invite le lecteur qui serait interpellé par l'hypothèse du « Stalker » à noter l'ouvrage d'un trio de chercheurs en design de l'Anthropocène de l'ESC Clermont-Ferrand Business School : E. Bonnet, D. Landivar & A. Monnin, *Héritage et Fermeture : une écologie du démantèlement*, éditions divergences, avril 2021, 166 p., 14€. A noter que le terme d'Anthropocène signifie « l'Ère de l'humain » ; il a été popularisé à la fin du XX<sup>e</sup> siècle par le météorologue et chimiste de l'atmosphère Paul Josef Crutzen, prix Nobel de chimie en 1995 et par Eugene Stoermer, biologiste, pour désigner une nouvelle époque géologique, qui aurait débuté selon eux à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec la révolution industrielle, et succéderait ainsi à l'Holocène. Consulter Wikipédia : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Anthropoc%C3%A8ne>.

tives n'a pas le même statut qu'une analyse scientifique sur la consommation des énergies fossiles, par exemple.

La force de l'ouvrage d'Ariel Kyrrou tient par conséquent plus de la valeur de l'argumentation rétrospective que prospective. En effet, le parallèle entre la montée de la contre-culture des années 1960 du siècle dernier, de la prise de conscience écologique, du rapport Meadows du MIT de 1972 (au Club de Rome) et des grandes œuvres de la science-fiction qui annonçaient avec parfois cinquante, soixante ans, ce que tout le monde qui peut entendre et comprendre, entend et comprend aujourd'hui (Ballard, Brunner, Dick...) est particulièrement éloquent et constitue une très saisissante démonstration de cette « synchronie » des Imaginaires avec un Réel qui mélangeait déjà des « signaux forts » (l'angoisse du cataclysme atomique des années 1950 et début des années 1960) avec des « signaux faibles » (premières catastrophes écologiques, premiers lanceurs d'alertes – notamment *Le Printemps silencieux* de Rachel Carson).

Quelques mots sur la composition de l'ouvrage. *Dans les Imaginaires du futur* est constitué de cinq chapitres où, après le premier qui sert d'introduction « Imaginaires – Ce que nous font les récits du futur », l'auteur aborde successivement, leur accordant de plus en plus d'importance, les thèmes de l'Intelligence Artificielle, des Fins du monde (« de la nécessité d'une pluralité des effondrements »), de l'exploration spatiale et de « Gaïa 4.0 – Au-delà de la dystopie et de l'utopie terrestre » qui est le chapitre le plus « politique » du livre. A relever, au milieu de l'ouvrage, une « volte-face », un texte brillant d'Alain Damasio « L'imaginaire du I Tréma », qui commence ainsi : « Ariel Kyrrou est un fou. »

Ce livre d'un passionné de la science-fiction est d'abord écrit pour d'autres passionnés du genre : sera-t-il lu avec autant de plaisir ou d'intérêt par un lecteur qui ne dispose pas d'un minimum de références à la pléthore d'exemples

d'œuvres qui y sont commentées ? C'est un pari qu'il faudrait tenter. Gageons qu'il pourra aussi bien stimuler la curiosité de l'amateur de SF vis-à-vis de problématiques qui lui semblent peut-être lointaines ou qui ne correspondent pas à sa sensibilité politique (les hypothèses d'effondrement), que d'un lecteur hors SF, mais interpellé par les dérives du monde actuel et qui y verrait la possibilité d'en saisir quelques ressorts profonds par le biais des Imaginaires. Après tout, n'est-ce pas ce en quoi excelle cette littérature depuis son apparition il y a plus d'un siècle, à susciter parmi ses lecteurs des désirs d'avenir ?

—Christo Datso

*Science-Fiction*

**Rich LARSON**  
***La Fabrique des***  
***Lendemains***  
***(Tomorrow Factory)***

Le Béliar', « Quarante-Deux »,  
octobre 2020, 512 p., 23,90 €

[langue : français]

Issue d'une de ces sévères sélections dont les Quarante-Deux ont le secret, *La Fabrique des lendemains* permet de découvrir, en une trentaine de textes, le nouvelliste qui monte dans le petit monde de la SF. Né à Galmi, au Niger, d'un père américain et d'une mère canadienne, il a vécu à Grande Prairie, en Alberta, a étudié à Edmonton et à Providence, la ville de Howard Phillips Lovecraft, et a travaillé dans une charmante cité espagnole non loin de Séville. Après une longue escale à Ottawa, il s'est installé à Fish Hoek, en Afrique du Sud, d'où il écrit des récits de *speculative fiction*. Depuis 2012, il a signé plus de deux cents nouvelles, souventes fois récompensées et honorées de parution régulière dans les *The Year's*

*Best Science Fiction*, et deux romans. Récemment, l'un de ses textes courts, « Ice », a été adapté pour la seconde saison de l'excellente série d'animation « Love, Death & Robots », sur Netflix. Cette *Fabrique des lendemains* est plutôt bienvenue, car, malgré son aura de « meilleur(s) nouveau(x) écrivain(s) de science-fiction de la dernière décennie » (dixit Gardner Dozois), il n'a été que peu traduit en France. On a cependant pu le retrouver, au côté de Ken Liu et d'autres novellistes canadiens, dans le 61<sup>e</sup> numéro de *Galaxies*, avec une nouvelle intitulée « Décrassage », et dans le n° 66 de cette même revue avec « Salissure ». Rich Larson apparaît également au sommaire de *Bifrost* avec « Circuits », présente dans ce recueil, dans son n° 100, et « Demande d'extraction » dans son n° 102. On peut ajouter à cette liste quelques parutions dans *Brins d'éternité* et *Solaris*, mais cela n'est qu'une goutte d'eau au milieu de la production pléthorique, mais qualitative, de Larson.

Ce sont donc vingt-huit textes qu'Ellen Herzfeld et Dominique Martel suggèrent de lire, de préférence dans l'ordre proposé, afin de profiter au mieux de l'évolution de l'auteur et de ses univers. Vingt-sept nouvelles et un poème empruntés pour la plupart au recueil *Tomorrow Factory*, mais pas que. Vingt-huit récits à travers lesquels Rich Larson nous invite à découvrir des lendemains qui n'appartiennent décidément pas à la catégorie des lendemains qui chantent. Les horizons souvent sombres qui se dévoilent ainsi au fil du sommaire varié et protéiforme de *La Fabrique des lendemains* sont des portes ouvertes sur des avens que l'on n'a pas forcément envie de visiter. Cyber-technologie, intelligences artificielles, améliorations génétiques et fins du monde sont quelques-uns des thèmes que l'on retrouve au gré de l'écriture de Rich Larson. Parce qu'elles sont relativement courtes, il ne faut pas hésiter à se plonger sans retenue dans chacune des nouvelles présentées pour en apprécier chaque détail et découvrir où

l'auteur veut nous entraîner. Ce sont parfois des futurs où l'humanité essaie tout simplement de survivre et d'autres où elle se réinvente à grands coups d'implants et d'augmentations physiques. Quelquefois, il s'agit de mondes post-apocalyptiques désertiques où des intelligences artificielles et autres robots cherchent à obtenir une indépendance qui ne faisait pas partie de leur programmation initiale. Et, dans ces décors inconnus, Larson fait vivre des personnages plutôt atypiques à l'image de Mars, le soldat génétiquement modifié de « Indolore », ou de Finch, le néanderthalien de « Carnivores ». Larson ne perd d'ailleurs pas de temps à les présenter, on les rejoint au cœur de l'action, et c'est en les suivant au fil du récit que l'on en apprend un peu plus sur eux, dans des environnements souvent aussi sombres qu'une Afrique du futur gangrenée par la guerre, pour Mars, ou qu'une mégalopole sur-bétonnée et hyper-connectée, pour Finch.

Même si les divers textes de Rich Larson n'appartiennent pas tous à un univers connecté, à la manière du Maine fictionnel de Stephen King, il existe certaines passerelles entre certaines nouvelles de Larson. Le personnage de Finch joue ainsi les seconds rôles dans « Une soirée en compagnie de Severyn Grimes » après avoir fait son apparition dans « Carnivores ». Quant à Girasol, la hackeuse d'« Une soirée en compagnie de Severyn Grimes », on en apprend plus sur ses origines dans « *Porque el girasol se llama el girasol* » où, encore enfant, elle traverse un Mur qui aurait fait pâlir d'envie n'importe quel Donald Trump. Divers objets créent de subtils liens entre certains textes, à l'exemple des skypeurs, néologisme pour téléphones, viosiphones et autres phones, qui sont utilisés dans « Une soirée en compagnie de Severyn Grimes », « La Brute » et « Corrigé ». Il y a également le Somneur, cette drogue disponible sous plusieurs formes et posologies, mais qui permet toujours de calmer les pires angoisses. On la découvre dans « Une soirée en compagnie de

Severyn Grimes » et elle est ré-employée dans « *Porque el girasol se llama el girasol* », « Surenchère », « Six mois d’océan » et « Le jour endo ». Et il y a surtout cette thématique récurrente et persistante d’une humanité augmentée, grâce à divers implants ou manipulations génétiques, qui constitue le réel fil rouge de ce recueil.

Même si Rich Larson met principalement en scène des hommes et des femmes dotés de ports de connexion et autres augmentations, il donne parfois la vedette à des créatures non humaines, qu’il s’agisse de Mu et Dix-sept, les intelligences artificielles de « Circuits », Sculpteur Sept de « Toutes ces merdes de robots », Ku, la bonobo génétiquement modifiée de la nouvelle « De viande, de sel et d’étincelles » ou bien Quatre Courants Chauds, l’aquatique et tentaculaire ingénieur de « Innombrables Lueurs Scintillantes ». Des personnages auxquels il offre des raisonnements moins traditionnels et qui laissent l’opportunité de réfléchir à la notion même d’humanité et sur sa définition.

Rich Larson s’interroge également sur les sentiments humains, à commencer par l’amour entre deux êtres aussi différents qu’un homme et une femme. Ce lien qui unit deux personnes est-il la conséquence d’une simple réaction chimique que l’on peut reproduire comme dans « La Digue », est-il le résultat de techniques que l’on peut dupliquer grâce à l’application « Don Juan 2.0 », ou bien est-ce une relation si forte que même l’éloignement physique ne peut le briser comme dans « Faire du manège » ? Mais ce qui caractérise réellement l’écriture de Rich Larson, c’est son aspect éminemment visuel, presque cinématographique. Si l’on se laisse absorber par le texte, on peut ainsi avoir l’impression de voir toutes les images de ces univers réels ou cybernétiques, surpeuplés ou privés de toute vie humaine. On pense forcément à Mu, simple I.A. au service des passagers d’un train dans « Circuits », qui prend véritablement forme et corps au fil des

mots et de la lecture de cette nouvelle particulièrement immersive. Au bout du compte, ce sont les écrits « africains » de Rich Larson, véritable citoyen du monde, qui restent le plus en mémoire par leurs ambiances et par le sombre charisme de leurs personnages principaux, tout particulièrement Mars de « Indolore ». On peut bien évidemment objecter que l’auteur aborde dans ses nouvelles des thèmes déjà lus et relus, développés avant lui par des nouvellistes d’exception tels que Greg Egan ou Ken Liu, pour ne citer qu’eux, mais il parvient régulièrement à donner une tonalité différente à ses récits les rendant surprenants, dépaysants (avec une mention spéciale à « Innombrables Lueurs Scintillantes ») et très agréables à lire. Par ailleurs, l’éventail des futurs imaginés par Rich Larson est suffisamment large pour que tout amateur de SF trouve le récit qui l’intéresse, qui le questionne ou qui le passionne au sein des vingt-huit textes sélectionnés par les Quarante-Deux, excellemment traduits par Pierre-Paul Durastanti, le tout complété par une bibliographie signée Alain Sprauel.

—Philippe Paygnard

*Science-Fiction*

**Christian LÉOURIER**  
***Jarvis, l’Intégrale***

Critic, novembre 2021,

816 p., 25 €

[langue : français]

Nous retrouvons ici les six romans publiés entre 1974 et 1978 des aventures de Jarvis, et un septième, inédit, qui en marquait la fin et aurait dû paraître avant l’arrêt de la collection. Le tout est agrémenté d’un avertissement de l’auteur précisant comment il a revu l’ensemble, d’une préface enthousiaste d’Estelle Faye et d’une postface érudite de Xavier Dollo.

Un vaisseau de l'espace originaire de la Terre s'est, il y a longtemps, échoué sur une planète-océan que les descendants des rescapés ont peuplée. Ils co-existent avec les espèces locales (Korq et Pierres Vivantes), mais se sont scindés en quatre groupes antagonistes : les Nomades-pirates, toujours sur mer, les Terriens-pêcheurs, les Marchands, et les Chasseurs de Korq. Jarvis est un orphelin-chasseur désireux de découvrir l'épave du navire de l'espace, et le premier à obtenir l'aide des Korqs — d'ordinaire craints et chassés, parce qu'ils détruisent les ports. Uriale, une jeune botaniste, va s'attacher à lui et le soutenir. Jarvis et Uriale ne sont animés par aucune mauvaise pensée, et ils vont s'associer avec des nomades-pirates pour tenter de sortir de leur prison de rêve. D'où aventure dans une jungle hostile et lutte fratricide, avec pour enjeu l'écologie de la planète. Puis un rescapé d'un naufrage viendra signaler une étrange île sans terre d'origine non humaine, et notre duo téméraire ainsi que quelques nomades-pirates décideront de s'embarquer dans un vaisseau, l'Anneau, à la recherche de supports potentiels pour l'association d'entités vieillissantes qui le pilote et se nomme « le quatrième règne ». Jarvis, lui, voudrait retrouver la Terre.

Tout cet équipage va s'arrêter sur des planètes qui ont connu une invasion de Terriens. Sur la première, aride, les hommes ont abandonné des pompes à eau et des installations qui permettent les cultures, mais que des « ambitieux » ont accaparées créant ainsi une opposition. Sur la seconde qu'ils rencontrent, les Terriens ont débarqué des esclaves animaux qui ont combattu les animaux autochtones. Et ces deux populations se souviennent de cette violence. Enfin un astéroïde piège l'Anneau et les humains du vaisseau doivent se battre avec/contre le temps avant de pouvoir approcher la Terre. Cette Terre où il est question d'immortalité, un sujet sérieux auquel l'auteur donnera une solution subtile dans le volume inédit.

Comme nous sommes dans des romans pour ados, les rapports entre Jarvis et Uriale ne sont que sous-entendus ; s'ils sont partenaires, c'est avant tout dans l'aventure. En grand lecteur de ce qui nous passionne, on peut ne pas trouver très originaux les thèmes abordés, pour les avoir déjà lus ailleurs : l'asservissement des animaux inférieurs, la drogue et l'esclavage, l'oppression soutenue par la technologie, la domination par la création d'antagonisme, le jeu avec le temps. Mais on se doit de remarquer que ces romans s'adressent à de jeunes lecteurs — qui n'ont peut-être pas notre culture en la matière. J'ajouterai que le style Léourier, son écriture fine et précise soutient à merveille l'aventure qu'il donne à lire et souligne les leçons de vie en collectivité intelligente qu'il propose.

Ne lisez pas tout d'une traite, comme l'Aventure peut vous y inviter. Laissez un peu de temps entre chaque épisode pour vous imprégner des comportements, des sujets abordés, pour vous dépouiller de ce qui vous emportait. Laisser remonter le sous-texte qui donne une autre dimension à cette SF humaniste...

—Noé Gaillard

• Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur le Webzine *Daily-Passions*.

*Science-Fiction*

**Jack LONDON**  
***La Pèsta escarlata***  
***(The Scarlet Plague)***

Editions des Régionalismes,  
juillet 2021, 96 p., 9,95 €

[langue : occitan (languedocien)]

En 2013, une maladie terrible parcourt le monde : les patients atteints deviennent tout rouges, étouffent, et leur corps se décompose à toute allure après leur décès

— en contaminant ceux qui les entourent. Le récit est situé soixante ans après, un peu au nord de San Francisco, dans une Californie presque entièrement vidée de sa population humaine ; quelques tribus se sont constituées à partir des rares survivants qui ont fait souche. Elles vivent de cueillette et de chasse, ayant sombré dans l'illettrisme et oublié les techniques les plus élémentaires.

Ce court roman, ou long récit si l'on préfère, prend la forme d'une conversation entre un vieillard et ses petits-enfants. Ces derniers l'entretiennent, et tolèrent encore ce qu'ils considèrent comme des histoires à peine croyables : comment un monde qu'ils ne peuvent plus imaginer s'est effondré en quelques semaines, comment leurs grands-parents se sont rencontrés... Le *Papet* s'appelait Howard Smith, était professeur de littérature anglaise à l'Université de Californie, et il raconte les vains efforts, partagés avec un groupe de ses collègues, pour s'isoler de la contagion dans le bâtiment de chimie de l'UC à Berkeley, puis leur fuite éperdue, d'abord en voiture, puis très vite à l'aide d'une charrette à cheval. Il vit seul pendant trois ans avec un poney et deux chiens, puis rencontre des humains — qui sont hélas sous la coupe du *Calfaire* [chauffeur], un homme brutal et cruel. Ce n'est que plus tard, à la faveur d'une autre rencontre, que le ci-devant Professeur Smith fera souche.

Mais, malgré la réserve de livres qu'il a constituée dans un endroit discret<sup>11</sup>, il n'arrive pas à transmettre sa passion pour l'étude, ni même la simple technique de la lecture à ses descendants.

Écrit en 1910, publié en magazine en 1912 et repris en volume en 1915, le roman prend pour point de départ le même futur dystopique que dans *The Iron Heel* (1908) : les USA sont aux mains d'une

11. On retrouve ce motif du savoir préservé dans les œuvres qui prennent pour modèle la décadence de l'Empire Romain, comme *Foundation* ou *A Canticle for Leibowitz*, mais aussi, et de façon parallèlement tragique, dans *Honorius, Pape*, de Robert Escarpit.

dictature des oligarques, les « magnats », qui nomment les présidents parmi eux, ont réduit paysans et ouvriers à une condition de quasi-esclavage, et méprisent la classe moyenne instruite — dont Howard Smith était issu. Jack London avait vécu à la dure pendant son adolescence et était resté marqué par les épreuves physiques de ses emplois de jeunesse (et de la Ruée vers l'Or du Yukon). Il en était devenu un socialiste militant, mais le succès commercial de ses écrits avait aussi fait de lui un grand propriétaire terrien, et un employeur. On sent poindre, qui sait, une déception vis-à-vis de ses ex-collègues prolétaires, quand il décrit les ouvriers profitant de l'effondrement de la société pour piller, violer et tuer : « dins nòstres ghettos obriers, aviam fach créisser una raça de barbars, de salvatges<sup>12</sup> » (p. 53). Certes, la faute peut être attribuée aux oligarques qui ont créé les ghettos, et dépouillé les ouvriers de leur humanité à force de les contraindre à la misère. Mais le portrait est cruel, et plus cruel encore celui de Bill, le *Calfaire*, qui bat régulièrement sa femme — elle qui dans le monde d'avant était Vesta van Warden, fille d'un des oligarques les plus haut placés. Ici encore, on peut voir une revanche dans cette humiliation des puissants ; mais Bill est seul comptable de son égoïsme et de son sadisme. Sur le soir de sa courte vie (né en 1876, il meurt en 1916), London avait pu acquérir les réflexes de la classe où il s'était inséré.

S'il est par certains côtés étonnamment prescient (sans parler d'Ebola, dès 1918, la grippe dite « espagnole » allait ravager le monde, sans pour autant arrêter les guerres ni détruire la société ; et les fascismes européens ont été soutenus par certains grands industriels, similaires aux « magnats » de son futur), London est timide sur la technologie — en 2013, on communique par téléphone et on a des aéronefs qui utilisent encore des sacs de gaz et vont à environ 500 km/h. Les

12. Dans nos ghettos ouvriers, nous avons élevé une race de barbares, de sauvages.

illustrations d'époque, de Gordon Grant, aident à nous mettre dans l'ambiance de ce 21<sup>e</sup> siècle qui ressemble au début du 20<sup>e</sup>. Le progrès technologique n'est pas le souci majeur de London, ce qui ne l'empêche pas d'être considéré comme un des précurseurs de la SF et une influence majeure sur Orwell pour 1984. C'est donc une heureuse initiative que de publier cette version occitane du texte, bien servi par la traduction de Pierre Béziat dans un languedocien normalisé mais riche et enraciné.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction*

**Ken McLEOD**  
***The Human Front***

PM Press, «Outspoken Authors»  
n° 12, mars 2013, 128 p., \$ 12.00

[langue : anglais]

Imaginez un univers où, enhardis par le providentiel renfort des extra-terrestres juste après la seconde Guerre Mondiale, les USA ont réchauffé la Guerre Froide, largué une bombe nucléaire sur Moscou et envahi l'essentiel de l'Europe : voici le point de départ de « The Human Front », un long récit uchronique de Ken McLeod<sup>13</sup> publié à l'origine en 2001 et lauréat du Sidewise Award en 2002.

En 1947 à Roswell, donc, la soucoupe a réussi son atterrissage et Grand Blonds vénusiens et Petits Gris martiens ont offert leur aide à l'Oncle Sam. Il en résulte une sorte de guerre du Vietnam à l'échelle de l'Eurasie. Nous voyons tout ceci par les yeux de John Matheson, fils d'un médecin des Highlands (ou plus précisément, de l'île de Lewis), qui après une enfance privilégiée s'engage dans les rangs des maquisards pro-chinois, décidés à

13. Connu en France surtout pour *La Division Cassini*, dont vous trouverez une chronique dans KWS n° 47, août 2003.

instaurer par la force un régime stalinien en Europe (Joseph Staline lui-même est mort au combat au début des années 1960, mais sert d'inspiration à toute la jeunesse révolutionnaire). Comme à son habitude, McLeod présente les arguments politiques en détail, avec une distanciation ironique qui se garde de saper leur crédibilité. Et il agrmente son récit d'une foule de détails richement texturés, notamment sur les comportements linguistiques paradoxaux de ses Highlanders, gaëlophones mais décidés à parler anglais. On trouvera aussi ici un regard nostalgique sur la SF des années 1950, avec l'utilisation ouvertement ludique des clichés ufologistes ; dans le domaine francophone, les amateurs de Jimmy Guieu apprécieront. Mais la situation géopolitique et les convictions des personnages relèvent aussi d'une sorte de *verbatim* d'une époque révolue, jouant une partie déjà conclue avec une distribution du jeu bien différente.

J'aurais dû donner le titre complet de cette réédition : *The Human Front Plus...* La novella d'origine est complétée par une postface qui éclaire notamment les rapports (étroits) entre le récit et la biographie de McLeod. Je vous rassure, il n'explique pas qu'il a été enlevé par une soucoupe volante. C'est suivi par « The Future Will Happen Here, Too », un article sur les rapports entre récits du futur et les lieux que l'on choisit pour les situer — et un plaidoyer pour ne pas se limiter aux métropoles emblématiques (je me souviens d'avoir brodé sur le thème<sup>14</sup>). Le tout est complété par une entrevue menée avec vivacité et humour par Terry Bisson, qui dirige cette série de recueils<sup>15</sup>, minces par la taille mais profonds par l'impact. J'ajoute qu'en les achetant directement sous forme de livres électroniques à leur éditeur, on peut

14. Article « California, the End », in *Univers* 1989.

15. Voir dans KWS 87 les chroniques des volumes consacrés à Michael Blumlein et à John Shirley, et dans KWS 86 celle de celui consacré à Rudy Rucker, et dans le présent numéro celles de ceux consacrés à Bisson lui-même et à Nalo Hopkinson.

parfois bénéficiaire de réductions (et soutenir une entreprise méritoire).

—Pascal J. Thomas

• [www.pmpress.org](http://www.pmpress.org)

*Science-Fiction*

**Chantal PELLETIER**  
***Sens interdits***

Gallimard, « Série Noire »,  
janvier 2022, 256 p., 19 €

[langue : français]

Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je vous ai déjà parlé de cette auteure à propos de son précédent « Série Noire » (réédité en poche depuis peu), *Nos derniers festins*<sup>16</sup>.

Nous sommes en 2046 en Provence. Les contrôles étatiques de tous ordres organisent et rythment la vie des citoyens qui n'ont plus qu'à gérer au mieux leurs points de « permis de table ». Ajoutez une chaleur étouffante et caniculaire et considérez que la Provence n'est plus un petit paradis, sauf pour les investisseurs chinois. Anna Janvier et Ferdinand Pierraud, policiers alimentaires, enquêtent sur la mort d'une femme, découverte ligotée, nue et gavée à mort devant un festin. On ajoutera pour faire bon poids des services secrets et une petite poignée de vieillards dont l'un m'a fait penser à E.J. Robinson dans *Soleil Vert*. Et puisqu'on parle cinéma : les deux prénoms des flics et le nom de l'un ne vous rappellent rien ?<sup>17</sup> Autre devinette, le titre. L'explication du « Sens » est dans l'illustration de couverture, qui en présente quatre sur cinq. Le nu de dos

16. Tes souvenirs sont bons, Noé, c'était dans KWS n° 85, août 2019 —NdLR.

17. Dans un film d'un certain réalisateur suisse, le personnage principal s'appelle Ferdinand, et joue le rôle d'un fou, et la comédienne qui joue son acolyte se prénomme Anna.

renvoie à mon sens plus à la sensualité que les vieilles couvertures des SAS.

C'est sombre malgré l'éblouissant soleil méridional – il ressemble à celui d'*El Desdichado*. Mais j'ai l'impression que nous sommes dans l'avant-dernier volet d'une trilogie, et qu'il nous reste un épisode à suivre pour savoir si les gens qui fuient les regards intrusifs d'une police alimentaires qui veille au gramme, le nez penché vers leur téléphone, vont enfin pouvoir lever la tête pour regarder les étoiles d'un certain guide des meilleures tables. De l'art de faire réfléchir en amusant.

—Noé Gaillard

*Science-Fiction*

**Kim Stanley  
ROBINSON**  
***Aurora***

Orbit, 2015, 474 p., £ 18.99

[langue : anglais]

Cela fait trois ans que ce roman est paru en français — on me pardonnera, j'espère, si je le divulgue un tantinet au cours de la discussion qui suivra. Vous êtes à tout le moins prévenus.

Kim Stanley Robinson prend la SF très au sérieux, on peut même penser à lire ses interviews qu'il lui assigne une mission — celle de contribuer à forger notre image de l'avenir. La SF porte des messages, des envies utopistes, et en tant que telle se doit d'être construite à partir d'un examen pointilleux de la réalité: si vous avez lu ne serait-ce que la trilogie martienne, vous aurez constaté qu'on y découvre une impressionnante masse de documentation, que l'auteur n'hésite pas à partager. Fort logiquement, pour Robinson le recours à des procédés comme la propulsion ultra-luminique ou le voyage dans le temps (moralelement équivalents

d'un point de vue einsteinien) font basculer les œuvres dans la *fantasy*, et il s'en garde en général, même s'il s'est permis quelques incursions dans cette sorte-là de *fantasy*.

Voici donc le premier roman de Robinson dont les personnages abordent un autre système solaire. Ils le font à la loyale : en ne dépassant jamais 10% de la vitesse de la lumière, à bord d'un vaisseau-génération dont l'intérieur est constitué d'une série de *biomes*, d'habitats artificiels étudiés pour reproduire les conditions de différents biotopes terrestres. Le tout pour assurer la survie sur des décennies de sa population humaine et des espèces animales, végétales et microbiennes qui l'accompagnent. Beaucoup de temps est passé à décrire les méthodes employées pour faire vivre cette écologie miniature.

L'intrigue commence quelques années avant que le vaisseau arrive dans les parages de Tau Ceti, étoile voisine et munie de planètes<sup>18</sup> trop grosses pour la vie, mais accompagnées de gros satellites qu'on pense pouvoir terraformer. Un premier groupe atterrit sur Aurora, le corps céleste qui semble le mieux adapté à l'entreprise — c'est une petite planète-océan, dépourvue de vie. Mais une maladie mystérieuse s'abat sur les explorateurs, et les quelques centaines d'occupants du vaisseau en viennent à une brève guerre civile autour de la question s'il faut s'entêter dans le système de Tau Ceti ou rentrer vers le système solaire.

Le roman est curieux, avec son tournant surprenant en plein milieu, et une deuxième moitié qui s'achemine vers une fin nécessairement déprimante : la survie elle-même est une pâle victoire.

Il y a toutefois bien des angles sous lesquels on peut lire ce roman. En suivant ses protagonistes, tout d'abord — oui, en bon lecteur de SF, j'ai négligé cet aspect jusqu'à présent. Le personnage central d'*Aurora* est Freya, que nous découvrons

adolescente rebelle, et qui finira immanquablement par marcher sur les traces de sa mère, Devi, l'ingénieure en chef du vaisseau, une personnalité respectée de tous. Les parents de Freya, Badim et Devi, jouent donc un rôle important, comme les compagnons de Freya, au sort plus ou moins tragique. Mais l'autre protagoniste majeur n'est pas un humain : c'est le vaisseau lui-même, qui assure une bonne partie de la narration du livre, et en profite pour nous faire connaître ses opinions et ses questionnements. Quand je dis « le vaisseau lui-même », évidemment, je lui attribue une personnalité et une conscience, en évitant le problème de la définition de l'intelligence artificielle forte. Mais le vaisseau narrateur se pose spontanément le problème, et conclut que peut-être, le fait d'avoir eu à élaborer le récit qu'il nous propose est ce qui lui fait s'élaborer une conscience de soi. Voici une vision originale de l'accession à la conscience d'une machine !

*Aurora* effleure une foule de questions sur notre propre monde. Freya, à la fin du livre, doit regarder en face les problèmes de santé de son corps trop âgé. Mais dès sa jeunesse, elle porte en elle-même les traces de la dégradation de l'écologie du vaisseau : ses parents se rendent compte qu'elle n'a pas les mêmes capacités intellectuelles qu'eux, et dans les années qui suivent son cas ne restera pas isolé. Malheureusement, les inquiétudes à propos de l'effet la pollution diffuse sur les cerveaux des générations futures sont bien réelles dans la planète d'aujourd'hui. Et plus généralement, les préoccupations écologiques qui minent la vie des occupants du vaisseau reflètent les nôtres.

Autre question, celle la démocratie et de la vie en société. La population réduite du vaisseau (environ 2000 personnes) avait réussi à faire fonctionner une sorte de démocratie directe fondée sur le consensus. La crise sanitaire induite par Aurora rend le consensus impossible, et pose le problème de la fragilité de leur modèle politique — mais peut-être aussi de tout modèle politique.

18. Nos connaissances sur le système planétaire de Tau Ceti se sont affinées depuis l'écriture de ce livre.

En fin de compte, le roman crie très fort, trop fort peut-être, la conviction que non seulement il n'y aura pas de salut pour la Terre dans la colonisation d'une exoplanète, mais que toute entreprise de cette nature est vouée à l'échec, un échec dont les conséquences seront payées non par les initiateurs du projet, mais par leurs enfants. Une vision à contre-courant du point de vue majoritaire en SF, mais qui a de nombreux arguments en sa faveur. Et une autre façon de nous rappeler nos responsabilités envers les générations futures sur le vaisseau Terre.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Kim Stanley  
ROBINSON**  
*The Ministry for the  
Future*

Orbit, 2020, 566 p., £ 9.99

[langue : anglais]

Quand il vivait à Zürich, au printemps 1986 en tout cas, Stan Robinson avait punaisé au mur une immense carte d'Orange County, la région de Californie du Sud sur laquelle il écrivait encore à l'époque, sans doute *The Gold Coast*, le deuxième volume de son triptyque californien. Admirateur de Proust, il a souvent exploré et exploité la mémoire, mais toujours aussi travaillé à fond sa documentation. Et sait nous parler des lieux où il ne réside pas — pour Mars, il vaut mieux.

Si vous avez entendu parler du *Ministry for the Future* (et le livre a fait parler, présenté qu'il est en couverture comme « One of Barack Obama's favourite<sup>19</sup> books of the year », distinction qui, pour ne pas être unique, demeure néanmoins rare), vous saurez qu'il y est question de crise

19. Je me base sur une édition britannique de l'ouvrage.

climatique, et de la volonté de l'auteur de rentrer dans le dur de l'utopie, et de nous tailler un chemin vers un futur survivable. Tâche ardue, et abordée par la face Nord — nous y reviendrons. Mais c'est aussi un livre où il s'adonne avec délectation à la nostalgie des deux années qu'il a passées à Zürich, en 1986 et 1987. Et, détail insignifiant, les lions en fibre de verre multicolores qui ont décoré pendant un an les rues de Zürich à l'occasion du bimillénaire de la cité, c'est au printemps 1986 qu'ils ont été installés, et non en 1987<sup>20</sup>. Je me souviens bien des lions, et je n'étais plus à Zürich en 1987...

Trêve de cuistrerie. Le sujet est sérieux. A l'heure actuelle, notre monde est sur le chemin d'un réchauffement qui, si les efforts pour le réduire demeurent aussi pitoyables, le mènera vers un emballement chaotique du système climatique. Comment imaginer un avenir dans ces conditions ? Il faut supposer, ce que fait l'auteur, que les nations du monde tiennent enfin compte des générations futures. L'ONU institue une nouvelle agence, le Ministère du Futur, qui aura pour responsabilité de représenter ceux qui ne sont pas encore nés, ou pas encore capables de se faire entendre. A sa tête, une vigoureuse Irlandaise, Mary Murphy. Elle va devoir trouver des solutions pour réorienter l'économie du monde entier, qui ne tient compte des pertes futures qu'avec un effroyable taux de réduction. Et dans ce but, convaincre les banques centrales des pays riches — les « gnomes de Zürich » tiennent les cordons de la bourse ! Il faut inventer un moyen de donner une valeur futur, la *carbon coin*, une version plus englobante et radicale de la taxe carbone. Vous devrez examiner les détails : Robinson n'en est pas avare.

Mais raisonnement et force de conviction ne suffisent pas. Le livre s'ouvre sur une scène choc : une vague de chaleur humide en Inde entraîne la mort de millions de personnes, privées de

20. « [P]laced all over the city to celebrate its two thousandth anniversary, back in 1987 », p. 557.

climatisation par la pauvreté et les pannes massives du réseau électrique, même l'eau des lacs devient trop chaude pour les sauver. En conséquence, le gouvernement indien prend des mesures radicales d'ingénierie climatique sans consulter les autres pays, et parallèlement, un mouvement éco-terroriste, les Enfants de Kali, amorce des actions violentes comme le sinistre *Plane Crash Day*, qui réduit massivement le nombre de voyages aériens dans le monde. Mais une partie de l'éco-terrorisme doit être due à un bras clandestin du Ministère pour le Futur, sans doute dirigé par l'adjoint de Mary, le Népalais Badim Bahadur.

L'arc du réchauffement finit par s'infléchir grâce à la combinaison de peur, de mesures économiques fortes contre les inégalités, et d'ingénierie climatique, comme le ralentissement de l'écoulement des glaciers de l'Antarctique, relaté dans une ambiance d'héroïsme technologique qui fait écho à la trilogie martienne de l'auteur. On pourra discuter de la vraisemblance du scénario : soit qu'on trouve que le capitalisme ait trop facilement cédé, ou que le capitalisme ne soit pas le seul problème, ou que l'auteur fasse trop de crédit au sens des responsabilités mondiales des leaders de la Chine communiste, ou qu'il se fasse des illusions sur l'efficacité politique du terrorisme, qui peut avoir pour effet de renforcer les pouvoirs dictatoriaux qui prétendent le réprimer. Le livre essaie, parce qu'il est explicatif, de faire une place au doute et au débat — place un peu étroite, à mon humble avis. Mais après tout, c'est un livre engagé, et on ne peut pas lui reprocher de l'être.

Littérairement, nous avons ici un objet intéressant par sa relative excentricité. Son écriture évite les effets faciles, elle se fait parfois quasi-transparente, évitant en général les phrases longues — mais ne craignant pas les énumérations, l'originalité du ton ou du point de vue, et le retour sur les mêmes sujets, cherchant toujours le mot à la fois juste et simple. Originalité aussi dans la composition et le

rythme du livre. Depuis les années 1940, la SF a voulu, en suivant notamment les premières œuvres de Robert Heinlein, fondre sa volonté pédagogique et imaginative au sein des nécessités d'une narration d'action et de suspense. Robinson se veut auteur de SF, et la défend, mais lit et admire toutes sortes de littératures et a toujours défendu une vision inclusive du roman : tout y a droit de cité, et notamment la description des paysages, et les digressions informatives, qu'il refuse de voir comme un défaut. Il pratique depuis longtemps l'insertion de longues descriptions et de textes explicatifs, comme l'inclusion de l'intégralité d'une Constitution dans son « quatrième volume » de la trilogie martienne. *The Ministry for the Future* est un roman-patchwork, qui pousse cette logique encore plus loin : comme dans *Tous à Zanzibar* — autre roman que Robinson cite comme référence — le récit principal s'interrompt régulièrement pour faire place à des petites leçons d'économie ou de climatologie, à des pages donnant le point de vue de divers anonymes, à des dialogues polémiques, à des devinettes scientifiques... et au bout du compte, j'ai tout lu avidement.

Le roman ne doit pas être réduit à son aspect politique et prospectif. Mary Murphy n'est pas taillée sur le mode héroïque : elle est âgée, et peu intéressée *a priori* par les sentiments. Elle a un travail à mener, et rassemble les gens qu'il faut pour aboutir. Mais elle devient, au cours des chapitres, l'incarnation du Ministère ; et cette incarnation se fait plus dramatique à mesure que les menaces s'accumulent, car de puissants intérêts s'opposent à son action, et font usage de la violence à l'occasion. Ce qui nous vaut une des rares scènes de randonnée du livre (rare, par rapport à la norme robinsonnienne), la traversée très matinale d'un col alpin entre l'Oberland bernois et le Haut Valais. La première menace qui visera cependant Mary viendra de l'autre côté, d'un homme isolé, un survivant américain de la vague de chaleur

indienne, Frank<sup>21</sup> May. Après son arrestation, Mary le prend en pitié, ou se prend d'affection pour lui, et cette curieuse relation a pour cadre la ville de Zürich, lieu de promenades, et de natation dans le lac. Pourquoi Zürich ? Le roman prend soin de préciser que l'ONU veut situer sa nouvelle agence en Suisse, mais pas à Genève, déjà trop encombrée. Mais qui connaît un tant soit peu Robinson aura compris qu'il voulait, comme il le fait souvent, et bien, écrire à partir de sa vie. On retrouve dans le livre Zürich, ses rues et ses collines, et au-delà du paysage, l'admiration de Robinson pour le consensus social suisse. On me dira que cela ne constitue pas un programme passionnant, que l'Uetliberg ne rivalisera jamais avec le Mont Olympos. Et pourtant le livre est passionnant, autant comme une tranche de vie que comme une leçon de spéculation réaliste et pourtant audacieuse.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction*

**Christina SWEENEY-BAIRD**

***La Fin des hommes***  
*(The End of Men)*

Gallmeister, mars 2022, 480 p.,  
25,50 €

[langue : français]

Qui mieux qu'une femme pour raconter ce qui les concerne ? Car il va de soi que ce ne sont pas ceux qui disparaissent qui peuvent raconter les conséquences de leur disparition. Ou alors nous changeons de genre littéraire.

Les hommes disparaissent parce qu'une maladie les frappe. Les femmes sont immunisées. Et c'est une femme qui raconte, une soignante qui découvre le premier patient, et lance l'alerte que les hommes – et une femme – responsables de l'hôpital et de la chaîne de santé se refusent à entendre. Le point de départ est en Écosse. Et la lenteur de la réponse sanitaire est telle que la maladie se répand très vite. L'auteure propose trois points de vue pour suivre l'évolution de la maladie et ses conséquences. Un petit bout de la lorgnette avec la vie de la découvreuse – mariée, deux enfants. Le gros bout avec deux des chercheuses qui travaillent sur un vaccin. L'une dans le privé, l'autre dans le public. Et un point de vue extérieur avec une journaliste enquêtrice qui collationne et recueille des informations sur les effets et les conséquences de la maladie... De ce point de vue, rien ne me semble avoir échappé à l'auteure. Deuxième bon point, je n'ai pas trouvé trace d'un quelconque esprit féministe revanchard. Au contraire, il m'a semblé qu'avant une résilience certaine, c'est la détresse qui prévalait. Comme si le couple, la famille était l'unité de base liée par les sentiments et/ou la sexualité – j'entends par là sans contrainte morale ou/et religieuse – et le mode de vie 'correct' pour chaque individu. Enfin troisième et dernier bon point, qui relève peut-être du subjectif, on s'attache aux personnages au point de comprendre le point de vue de la « méchante ». Sans doute parce qu'ils sont traités par la nuance plutôt que par l'efficacité.

—Noé Gaillard

21. Un autre protagoniste de Robinson nommé Frank, après Frank Chalmers sur Mars, Frank Vanderwal dans la trilogie « Science in the Capital » et surtout Frank January dans « The Lucky Strike », autre figure de résistant sacrificiel.

Science-Fiction

**Adrian  
TCHAIKOVSKY**  
***Dans les Profondeurs  
du temps***  
***(Children of Ruin)***

Denoël, « Lunes d'Encre »,  
juin 2021, 576 p., 24,00 €

[langue : français]

Afin d'offrir un futur à l'humanité, la Terre a envoyé dans l'espace de nombreuses missions chargées de terraformer de lointains systèmes. La mise en hibernation de l'équipage permet de pallier l'immensité des distances à parcourir. L'une de ces expéditions arrive enfin à proximité de sa destination, Tess 834, pour se rendre compte que la planète qu'elle doit ensemençer abrite déjà des formes de vie indigènes. Alors qu'une partie des membres de la mission se lance dans l'étude de la faune et de la flore de ce monde, le reste de l'équipe s'attaque à la terraformation du corps céleste voisin, plus aquatique et moins propice à la colonisation humaine.

Même si *Dans les Profondeurs du temps* est la suite de *Dans la Toile du temps* (Denoël, 2018) qui a obtenu le Prix Arthur C. Clarke en 2016, ce livre d'Adrian Tchaikovsky peut fort bien se lire indépendamment du précédent. En effet, si le néophyte peut s'interroger sur les origines des Portidés, sur les liens qui les unissent aux Humains et sur l'intelligence artificielle qu'est devenue la scientifique terrienne Avrana Kern, qui sont au cœur du premier roman, Tchaikovsky connaît bien la musique et permet à son lecteur fidèle de retrouver un univers connu, tout en laissant les sas ouverts pour que le novice y pénètre sans peine.

Centré sur la difficulté de communication entre des espèces profondément différentes, *Dans les profondeurs du*

*temps* navigue entre deux époques. On suit ainsi l'équipage de l'Égéen qui, isolé de son commandement, doit prendre des décisions délicates afin d'accomplir sa mission première : terraformer le système de Tess 834 pour les millions de colons à venir. C'est ainsi qu'en découvrant une planète habitée en lieu et place du monde vierge attendu, Yusuf Baltiel, qui dirige l'équipe, est partagé entre l'envie d'en savoir plus sur les formes de vie extraterrestres qui peuplent Tess 834h et mener à bien la terraformation. Il décide de laisser le soin à son second, Disra Senkovi, de terraformer Tess 834g, tandis qu'il va étudier les habitants si étranges et si étrangers de la cible initiale que Senkovi a baptisé du doux nom de Nod. Pour l'aider dans sa tâche, ce dernier décide d'utiliser des pieuvres à l'intelligence boostée comme ouvriers afin de préparer au mieux ce monde aquatique, qu'il a nommé Damas, à l'arrivée des colons humains.

Les premiers chapitres de *Dans les profondeurs du temps* permettent donc de suivre, dans le « passé », ces tentatives qui se révèlent définitivement vouées à l'échec lorsque l'équipe est décimée par un virus informatique venu de la Terre en proie à des guerres intestines. Les parties suivantes offrent à découvrir le « présent » où l'équipage mixte du Voyageur composé de Portidés, ces araignées intelligentes, et d'Humains, sous la tutelle d'Avrana Kern, est à la recherche des reliques de l'Ancien Empire terrien. Le vaisseau détecte une activité technologique dans un système encore inexploré vers lequel un éclaireur est envoyé. Ce monde mystérieux se révèle être habité par des pieuvres à l'intelligence et au comportement versatiles.

Tchaikovsky alterne donc entre « passé » et « présent », faisant avancer les deux intrigues en parallèle, avec ce point commun incontournable qu'est la difficulté de communiquer entre deux espèces. On le retrouve dans les difficiles relations créateur/créatures qu'entretient Senkovi avec ses poulpes qui prennent

rapidement leur autonomie et fondent, en l'absence de contrainte, une civilisation qui s'émancipe de son initiateur. On le ressent dans les liens compliqués qui unissent les Portidés et leurs alliés Humains. On l'expérimente lors de la rencontre entre les éclaireurs Portidés/Humains et les habitants de Damas. On la craint lorsque l'entité extraterrestre de Nod se manifeste dans le « passé » comme dans le « présent », étrangère, incompréhensible et mortelle.

À travers *Dans les profondeurs du temps*, Adrian Tchaikovsky démontre que malgré leur intelligence, attestée par leur maîtrise du voyage spatial, des espèces différentes issues d'origines diverses éprouvent les plus grandes difficultés à se comprendre. Il faut, à chaque fois, qu'un médiateur se révèle pour que la communication s'établisse enfin pour un avenir meilleur.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

**Roland C. WAGNER**  
***Ce qui n'est pas  
nommé***

Les Moutons Électriques,  
« collection », mars 2019,  
240 p., 15 €

[langue : français]

Réunies ici par la grâce de leur absence d'autres recueils, ces quatre novellas sont disparates autant par leurs thématiques que leur longueur ou leur date de publication. Difficile de se prononcer, dans certains cas, sur leur date de composition : Roland avait toujours eu des univers entiers dans sa tête, qu'il était capable de longuement raconter avant de les écrire, et, à ses débuts, bien avant d'arriver à les publier.

Grosso modo, on pourrait distinguer deux grandes périodes de l'inspiration

wagnérienne : la violente, agitée et musicalement bruyante des débuts, jusqu'au milieu des années 1990 — avec l'Histoire du Futur Proche, *Poupée aux Yeux Morts*, et consorts — et celle, pacifiée, des années 2000, avec Les Futurs Mystères de Paris, *Le Chant du Cosmos*, et autres. Mais c'est bien entendu beaucoup plus compliqué. Et dans ce recueil aussi.

Certes, nous avons un texte de jeunesse, « Pour qui hurlent les sirènes » (parution d'origine en 1982 dans le propre fanzine de Wagner), pétri de culte du rock et de la violence, au point qu'on se dit qu'il doit être subtilement ironique. J'avoue être resté sur ma faim, même si je partage les références musicales de Roland. Un autre texte, « Musique de l'énergie », plus connu depuis sa parution dans *Escapes sur l'horizon*, porte une date de publication de 1998. Mais il est un élément tellement indissociable de l'Histoire du Futur Proche qu'on se dit qu'il avait dû être écrit bien avant, dans une première version à tout le moins. Il chronique les errances dans la Psychosphère d'un groupe de rock fictif, au moment de la Grande Terreur Primitive. Fort logiquement, les Moutons Électriques l'ont inclus dans leur intégrale raisonnée des œuvres du début de Wagner (et du coup, le lecteur-acheteur se sent obscurément contrarié, le texte en question représentant une centaine des pages du recueil ; mais on peut parier que tout le monde n'achète pas l'impressionnante intégrale susmentionnée).

On change d'ambiance avec « Ce qui n'est pas nommé », texte qu'on pourrait prendre pour de la *fantasy* vu son cadre résolument *low tech* qui fait penser à l'antiquité méditerranéenne. Ici il est question de tout faire pour éviter la guerre, au prix peut-être même de l'oubli de la mémoire d'un peuple. À ranger sans hésitation dans la thématique de la deuxième période ! Pourtant, la nouvelle était parue en 1985, donc tout près des débuts de l'auteur. Et elle reste singulière et admirable.

Le quatuor est complété par un texte où le politique (toujours engagé) est abordé sur le mode humoristique. « Pax Americana » vaut, au-delà de sa chute, par les descriptions fouillées et souvent sarcastiques des caractères des personnages.

Bilan : un bon recueil, mais on ne le conseillera pas forcément pour découvrir l'œuvre de Wagner (les premiers volumes des Futurs Mystères de Paris seraient sans doute plus idoines), et le fan complétiste grommellera sans doute pour les raisons susvisées. Dans l'entre-deux, se trouvera sans doute un public pour ce modeste volume : la nouvelle éponyme est de celles qu'il faut avoir lues.

—Pascal J. Thomas

*Essai & Science-Fiction*

## ***L'Autre siècle***

Volume dirigé par  
Xavier Delacroix

Fayard, août 2018,  
314 p., 22,50 €

[langue : français]

Entre autres vertus de *KWS*, il y a celle de permettre de parler de livres vieux de quelques années. Celui-ci n'est d'ailleurs pas si ancien, s'affiche en couverture comme une uchronie, précisant « et si les Allemands avaient gagné la bataille de la Marne ? », et annonce douze co-auteurs, en sus du coordinateur. Ce dernier est journaliste, on trouve sept historiens (en bleu) plus qu'honorablement connus dans leur corporation<sup>22</sup>, dont trois au moins s'étaient déjà frottés à l'uchronie (comme analystes pour Quentin Deluermoz et

22. Le maître d'œuvre n'a pas tort de les dire « chacun dans leur domaine, certainement parmi ce que la science historique française peut proposer de meilleur » (p. 12).

Pierre Singaravélou<sup>23</sup>, comme praticien occasionnel pour Robert Frank<sup>24</sup> ; un autre, Pascal Ory, est depuis entré à l'Académie française ce qui n'a pas de rapport direct), et cinq auteurs de littérature dite générale (en noir : à chaque équipe son maillot) dont je ne saurais toujours estimer la notoriété (mais qui me semblent en partie aux marges, sans pour autant avoir de liens antérieurs avec l'uchronie ni a fortiori la SF). Voilà de quoi faire des comparaisons... et aussi de quoi s'épancher longuement, très longuement, trop longuement sans doute.

Le journaliste, d'abord. On le chicanera peu, tant il a eu le mérite non du point de divergence, idée que d'autres ont déjà eue<sup>25</sup>, mais de la bien plus difficile mise en œuvre de l'opération. Il a fallu de l'entregent côté édition où les publications sur la Grande Guerre, trop nombreuses, ont souvent relevé de l'accident industriel, même si ici il n'y a pas de coûts de traduction, si l'investissement initial était faible, et si la notoriété de certains auteurs a pu aider. Il a fallu aussi réunir ces auteurs, faire travailler ensemble les historiens pour créer un monde

23. Auteurs de *Pour une histoire des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, 2016. Dans cet ouvrage, quelques cafouillages (en particulier bibliographiques) en matière d'uchronie (fictionnelle) sont regrettables, il aurait pu aussi y être question de la démonstration par l'absurde en maths (sauf avis contraire du – vénéré – rédacteur en chef de *KWS*), mais les autres approches contrefactuelles présentées sont très intéressantes, parfois surprenantes pour le profane (en Droit... Ugo Bellagamba par exemple aurait certainement des choses à dire), très développées et très pertinentes en ce qui concerne l'Histoire.

24. Article dans *Témoignage chrétien* du 26 septembre 2013, rééd. in François Pernot & Éric Vial (dir.), *L'Uchronie : l'Histoire telle qu'elle n'a pas été, telle qu'elle aurait pu être*, Montreuil, L'Œil, 2016, (cf. la chronique mitigée dans *KWS* 78, août 2016).

25. Sous forme de pièce de théâtre, Jean-Paul Farré, *Le Pavé dans la Marne*, Paris, Riveneuve, 2014, ou de bande dessinée, Jean-Pierre Pécau, Fred Duval et alii, « Jour J. » 3. *Septembre rouge*, et « Jour J. » 4. *Octobre noir*, Paris, Delcourt, 2010.

cohérent<sup>26</sup>, même si on notera quelques contradictions. On lui pardonnera donc quelques inadvertances, liées aux difficultés de l'exercice qu'il s'impose en avant-propos, parler du symétrique inverse de son livre, ouvrage supposé raconter notre siècle réel et paru dans le monde uchronique donc y étant lui-même une uchronie. Il était donc acrobatique d'y évoquer *Le Maître du Haut Château* car il n'y a pas eu de Seconde Guerre mondiale ; Roger Caillois et Simon Leys y sont plus faciles à convoquer, mais on voit mal comment *Animal Farm* et *1984* auraient pu être écrits, ou *Le Dictateur* (Charlie Chaplin) être réalisé ; et surtout, s'il n'y aurait eu ni Yougoslavie (sauf comme partie d'une Autriche-Hongrie fédéralisée), ni éclatement d'icelle, on sortait en 1914 de deux guerres balkaniques, il est aventuré de supposer qu'une défaite française sur la Marne aurait apaisé cette poudrière, lui évitant le drame bosniaque ; plus encore, supposer que le génocide des Arméniens de l'Empire ottoman n'aurait pas eu lieu contredit ce qui est raconté plus loin. Passons.

Les historiens, on l'a vu, sont de justesse en majorité absolue. Et ils ont fourni l'ossature. Stéphane Audouin-Rouzeau raconte la défaite française, s'ancrant d'abord dans d'authentiques références historiographiques, sources et travaux, et décrivant les opérations militaires pour aboutir à un armistice, le 11 novembre bien entendu, mais 1914. Détournant des citations, il imagine que *L'Étrange défaite* de Marc Bloch, sur 1940, concerne 1914, que l'exode subit le même décalage (malgré ce que celui-ci doit au souvenir de l'occupation de 14-18 dans le Nord et Nord-Est, souvenir alors vif sur place, bien ignoré ailleurs). Il esquisse une continuation de la guerre

26. « Ce fut un vrai plaisir de les voir d'une part accepter le défi, mais surtout au cours de mémorables dîners les entendre autour d'une même table débattre avec véhémence à propos d'événements... qui ne sont pas advenus, ne pas être d'accord et presque se fâcher sur telle [quelle ?] place accorder à une Amérique non belligérante ou à un partage de l'empire colonial français en Afrique... », p. 12.

depuis Bizerte tandis qu'à Paris on en appelle à un vieillard sauveur, Clémenteau, élu ensuite président de la République. Il montre aussi la mise en œuvre du programme allemand entre *Mittelafrika*, annexions, et *Zollverein* européen – et une solide volonté de paix pour un siècle, du fait de la victoire allemande mais aussi de ses limites.

Ces limites sont expliquées par Robert Frank, chargé de l'attitude des Anglo-saxons, à partir d'une « guerre navale totale » menée par l'Angleterre qui attire la flotte allemande dans un piège d'où la plus grosse bataille navale qui ait jamais eu lieu auparavant. La guerre s'ensable au Proche-Orient, l'Inde se révolte avec l'aide de Berlin, mais *Britannia rules the waves*, et organise un blocus pour asphyxier l'ennemi. Là aussi, le récit tout à la fois calque et détourne la réalité, la déplace ou l'anticipe. Vieux truc pour faire vite comprendre de quoi il s'agit, grâce au répondant dans notre réalité (quoique l'expérience des copies d'étudiants aurait dû tempérer l'optimisme des historiens quant au savoir réel du lecteur).

Les Anglais et les Français de Bizerte, dont un jeune conseiller nommé Jean Monnet, proposent à Washington une zone de libre-échange atlantique et des « agences de coordination et de planification » rappelant notre OCDE. L'Allemagne lance une guerre sous-marine à outrance, et le 7 mai 1915, comme dans notre réalité, coule le paquebot *Lusitania*. Mais l'Amérique entre immédiatement en guerre, parce que les avancées allemandes en Asie préfigurent une domination non plus européenne mais mondiale, ce qui la gêne davantage. Le blocus en est renforcé, d'où d'énormes tensions sociales dans les Empires centraux (mais cet aspect n'est pas développé). Le massacre des Arméniens chez les Ottomans soulève par ailleurs l'indignation, et fait définir un nouveau type de crime, « contre l'humanité et la civilisation ». Pour aider les Anglo-saxons, mais sans les prévenir, un capitaine nommé Charles de Gaulle,

membre du cabinet militaire du gouvernement de Bizerte, suggère un débarquement à Beyrouth, qui tourne au désastre, écho du raid raté sur Dakar dans notre réalité. L'Allemagne chasse presque les Anglais du Proche Orient, mais ceux-ci actent l'indépendance de l'Inde ce qui les sort d'un guêpier, et les Américains arrivent plus vite que prévu : le projet militariste de Ludendorff échoue, les civils reprennent la main à Berlin, et acceptent le programme en dix points proposé par le président Wilson. L'armistice est signé le 25 décembre à Bethléem...

On peut juger que ce n'est que du *Kriegspiel* agrémenté de clins d'œil, parfois hermétiques sauf pour la corporation des historiens contemporanéistes. Sur le premier point, certes, mais il y a des amateurs et les liens avec la SF sont réels : en souvenir d'un ami, on dira que ce n'est pas un *casus belli*<sup>27</sup>. Sur le second, certaines références semblent dans le domaine public, la conférence de la paix a lieu à Yalta, le vice-président Thomas Marshall lance un plan pour rendre viable une Confédération judéo-arabe de Palestine, il est aussi question d'un général Pétain ; elles le sont moins quand ledit traîne-sabre lance ses troupes sur le village tunisien de Sakiyet Sidi Youssef, le 8 février 1915 (dans notre réalité, le massacre eut lieu par bombardement, le même jour mais en 1958, et cela n'arrangea pas l'image de la IV<sup>e</sup> République), ou quand une conférence de répartition coloniale a lieu à Berlin comme en 1885. C'est sans doute pire pour les références bibliographiques adaptant les titres de travaux réels. Certaines choses font éminemment plaisir, mais à combien de lecteurs ? *To the happy few*, écrivait Stendhal.

Étrangement (ou de façon fort logique), Quentin Deluermoz et Pierre Singaravelou, en duo comme dans l'ouvrage évoqué plus haut, sont plus accessibles, utilisant en décalé un petit nombre de figures et éléments a priori connus

(Gandhi « ministre indien des Affaires allemandes » ; le baron balte von Ungern-Sternberg – voyez Ugo Pratt ; le Vietnam coupé en nord et sud – Germano-Chinois d'un côté, Français de l'autre ; l'appel à la main d'œuvre turque en Allemagne ; ou la bière Tsingtao) ou signalant explicitement des événements réels mais peu connus du lecteur occidental (affrontements en Chine en 1914 ; mouvements antérieurs en Inde en partie liés à Berlin ; présence allemande en Australie, tensions internes et avec Londres aboutissant ici à un éclatement de la structure fédérale de l'île-continent). Pédagogiquement, cela fonctionne bien, avec l'astuce typographique consistant à réserver les caractères romains à ce qui est antérieur à la défaite française, donc conforme à notre réalité, tandis que les extrapolations sont en italiques — encore que du point de vue de la fiction le contraire eut été plus logique, infime détail mais cristallisant le hiatus avec ce que peut attendre l'amateur de SF. En tout cas, pour la cuisine interne des historiens, pour la mise en évidence de la fabrique du récit uchronique, et pour les perspectives géostratégiques auxquelles bien peu en France auraient pensé, c'est plus qu'intéressant. Pour le récit, c'est peut-être une autre histoire, d'autant que l'idée d'articles publiés de 1915 à 1918 par une journaliste bengalie de formation allemande, si elle permet une série d'éclairages, peut faire perdre l'entraînement mécanique né de la narration en continu.

On se retrouve ensuite en terrain plus connu, au moins en théorie, avec Sophie Cœuré et la Russie. Le tsar signe un armistice à Brest-Litovsk le 30 septembre 1914, abdique, l'impératrice-régente nomme premier ministre Alexandre Kerenski qui fait face à six ans de guerre civile contre à la fois les bolcheviks et les nationalistes. Lénine écrit en Suisse un pamphlet sur la domination des puissances libérales, *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg sont ministres en Allemagne, comme Lev

27. Faut-il rappeler ici que Roland Wagner collaborait régulièrement à la revue de ce nom ?

Bronstein et Nicolas Boukharine en Russie, le premier succède même à Kerenski de 1924 à 1940 et à son assassinat au piolet, et la réforme agraire du second donne vraiment la terre aux paysans. La tentative de putsch d'octobre 17 échoue, et Lénine finit fusillé ; celle d'extrême-droite autour de Kornilov se combine avec un coup d'État créant une Transcaucasie national-communiste, anti-sémite et anti-arménienne sous la férule de Joseph Djougachvili (l'état pirate perdure, mais n'est reconnu que par le Venezuela et la Corée<sup>28</sup>, et commandite l'assassinat déjà évoqué) et avec l'aventure délirante d'Ungern-Sternberg... Kerenski s'en sort grâce à une mobilisation internationale, d'où des brigades qui le sont aussi, même si en face on trouve d'autres volontaires, Alfred Rosenberg, Pierre Drieu la Rochelle ou Ernst Jünger... L'affaire réglée, la Russie navigue entre expansion économique (ici, les Trente glorieuses, c'est 1915-1945), alliance avec la France (et son principal ministre des Affaires étrangères, de Gaulle, toujours lui) et modernité féministe avec Alexandra Kollontaï, elle aussi ministre. Raspoutine devient le patron d'une industrie cinématographique florissante, les mathématiques spiritualistes (?) russo-indiennes débouchent côté conquête de l'espace et téléportation (Allo, Mr Spock ?), Grossman et Soljenitsyne écrivent des uchronies dystopiques à succès, l'antisémitisme du second étant une des facettes d'un ethno-différentialisme hérité de la slavophilie du XIXe siècle ou de l'eurasisme dominant dans l'intelligentsia (contre un pouvoir politique et une société globale occidentalistes) et dont diverses versions peuvent attirer la jeunesse d'Europe de l'Ouest comme Katmandou autour de 1970, ou être le foyer de l'*Alt-right*, surtout avec la crise mondiale de 1989, fin du « court XXe siècle ». Comme chez Frank, retrouver des

28. Pour la Corée, rien n'est dit de son évolution, d'autant qu'au chapitre précédent elle restait colonie japonaise. Des brides de notre réalité peuvent ainsi surnager dans l'univers uchronique, sans grande cohérence avec lui...

gens et des événements connus, détournés sans être incohérent, aide bien et peut amuser.

Christian Ingrao, lui, raconte une Allemagne à la fois sociale et conservatrice, développant le système hérité de Bismarck avec un état-providence avancé pour les autochtones, une social-démocratie évoluant en gestionnaire de la population, un marché européen captif, une exploitation coloniale systématisée et des travailleurs recrutés en Afrique médiane : situation propre aux pires développements, délires antisémites compacts et largement partagés, violences contre ces immigrés africains, inspirations cherchées du côté du nationalisme sud-africain ou des *Jim Crow Laws*. Le tout contraste (ou pas) avec un essor industriel et scientifique attirant les chercheurs du monde entier (plus dès 1921 un *Erasmus Programm*). Et le chapitre se termine sur les « défis du futur », encore qu'en attribuer l'identification à des « analystes politiques » comme Oswald Spengler et Carl Schmidt peut inquiéter, et se prêter à tous les soupçons de second, de troisième (ou pire, de premier) degré : difficultés de l'Angleterre et problème de l'articulation entre l'Europe germano-centrique et « l'axe atlantique » (positif, chez Frank, pour la France, seule à appartenir aux deux systèmes) ; relations avec l'Autriche-Hongrie et cogestion des territoires pris à la Russie ; mise en place d'une stratégie d'influence culturelle supposée propre à apaiser les pangermanistes... la rapidité de traitement de ces lignes de fuite les rend par ailleurs, disons, difficiles à apprécier. Sans doute le jeu a-t-il été pris trop au sérieux, au point de ne plus être un jeu du fait de la rareté de clins d'œil à notre réalité : en sus des bonbons Haribo, on notera cependant que Rosa Luxemburg, ministre selon Sophie Cœuré, se trouve ici à la pointe de la contestation féministe avec les *Roten Pantheras*. Mais cela ne suffit peut-être pas pour « parler » à maints lecteurs.

On est plus à l'aise avec Pascal Ory qui, brochant une histoire culturelle sur un

temps plus long que ses petits camarades, a beau jeu d'accumuler et détourner les références. Trop peut-être ? Certes la modernité du XXe siècle est née avant 1914, mais la brièveté de la guerre a de menus effets, au-delà du changement de titre (peut-être aussi d'inspiration, au lecteur de l'imaginer) de quelques monuments (*Achille* de Joyce ou *Bilbao* de Picasso). Le surréalisme avorte, le futurisme occupe l'espace culturel (André Breton le régent en France), Boulez fait une grande carrière de chef d'orchestre et non de compositeur. En Italie, un bref gouvernement dirigé par un Mussolini « trop tôt disparu » voit D'Annunzio ministre de la Contre-culture. Sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts de Kerenski, Trotski met Chagall à la tête de musées nationaux et appelle Picasso pour en faire l'artiste officiel du régime, à la grande colère des slavophiles ; Apollinaire meurt centenaire ; Brasillach, Mauriac et Cocteau sont associés dans une « école gay de Paris » ; Aragon est élu académicien en 1953 comme symbole du nationalisme, succédant à Maurras ; Saint-Tropez est la Mecque de la *beat generation* et le symbole de l'avant-gardisme pour *happy few* ; Paris est celle de la culture populaire – bande dessinée (Mickey Mouse naît dans *La Semaine de Suzette*), music-hall, jazz, tout en accueillant les expressionnistes germaniques fuyant le néo-classicisme officiel d'Arno Breker et du directeur des Beaux-Arts de Berlin (voir plus loin). Le record du réjouissant (pour certains) mais aussi du cryptique (pour les autres) est tenu par l'historiographie, qui fournit l'occasion de citer les leaders *nationalistes* Nazim Hikmet, Pablo Neruda et Mao Ze Dong. Pour mieux résister à la mondialisation, les historiens viennent se former à la sixième section de l'École pratique des hautes études vouée aux sciences nationales et identitaires (l'École des hautes études en sciences sociales dans notre réalité), où Fernand Braudel est le maître de la biographie historique, de même que Bainville enseigne au Collège

de France (pas à la même époque, même si ce n'est pas précisé) : l'Histoire nationaliste se développe librement hors d'une université dominée par une Nouvelle Histoire à vocation globale, puisée aux sources allemandes avec la revue *Die Annalen*, et Marc Bloch déjà évoqué va enseigner à Strasbourg (restée évidemment allemande mais après référendum, wilsonnisme oblige) avant d'entrer à la Sorbonne. Le passage pourrait être donné à commenter à des étudiants en licence d'Histoire, dans un cours d'historiographie.

Et cela continue : Marcel Déat ne se mêle pas de politique et succède à Durkheim et Bouglé<sup>29</sup> en Sorbonne avant d'avoir pour disciples, entre autres, Raymond Aron et Edgar Morin, tandis que Normale sup devient une « Ulm strasse » germanophone, et que Sartre succède à Heidegger à Francfort après avoir formé un ménage à trois avec lui et Hannah Arendt (l'auteure du *Troisième Sexe*). En sens inverse, comme tout n'est pas rose outre-Rhin, et que l'antisémitisme y sévit, Clemenceau en profite pour attirer en France Einstein, au CNRS (sans doute créé plus tôt que pour nous), et Freud qui finit par épouser la psychanalyste Marie Bonaparte, divorcée du prince Georges de Grèce, devenu roi à Athènes, « premier souverain au monde à faire son outing » mais aussi épousant Mélina Mercouri.

L'architecture française, avec en particulier une tour sur le plateau Beaubourg qui éclipse celle de Gustave Eiffel, s'oppose à celle allemande, dominée par le Suisse Jeanneret (autrement dit Le Corbusier). Walter Benjamin et Siegfried Kracauer fondent à Paris *Les Temps modernes*, revue ouverte aux industries culturelles d'où la référence à Chaplin. Dans ce domaine et en réaction contre l'Allemagne, la France s'américanise, devient bilingue, les réalisateurs français se pressent à Hollywood, qui,

29. Sociologue passé aux oubliettes après sa mort durant la Seconde Guerre mondiale, malgré sa réelle importance.

avec François L. Truffaut et Eric S. Rohmer, s'intellectualise malgré la production industrielle de Godard — mais les *blockbusters* semblent plutôt germaniques. En sens inverse, Woody Allen s'installe en France, comme maints écrivains Afro-américains ou auteurs de romans noirs, ou encore Hemingway qui finit académicien Goncourt. Alors que l'Italie et l'Allemagne s'enferment dans des guerres coloniales en Tunisie et au Maroc, pris en 1915, l'Algérie devient facilement indépendante (sans explication) et l'empire colonial est aussi bilingue que la métropole, avec des auteurs « locaux » écrivant tant en français qu'en anglais, Frantz Fanon aux Antilles (les *Bénis du ciel*, préfacé par Camus<sup>30</sup>), Kateb Yacine en Algérie (qui convertit Pierre Bourdieu au soufisme), André Malraux en Indochine... D'autres migrations d'intellectuels amènent des catholiques anglais comme Hitchcock en Irlande, des Espagnols au Mexique, tandis que Zweig se suicide à Gaza, et que Kafka meurt d'une balle perdue à Jérusalem — ceci malgré la réconciliation judéo-arabe face au colonialisme allemand, manifeste à l'exposition universelle de Rome, en 1942 (elle était bel et bien prévue dans notre réalité), par le face-à-face des pavillons palestinien et allemand, écho de ceux de l'Allemagne et de l'URSS à Paris en 1936 pour nous. N'en jetez plus, la cour est pleine, sans doute, même c'est aggravé par mon résumé, qui n'est pourtant qu'un échantillon — il est aussi question de Toscanini, Maïakovski, Albert Schweitzer, Sydney Bechet, et cætera et cætera. Mais d'une certaine façon, la cavalcade accélérée des clins d'œil fait que l'on passe facilement sur ceux que l'on ne peut décrypter.

Bref (?) les historiens jouent plus ou moins avec les personnages, et le lecteur s'en amuse plus ou moins, en fonction des auteurs, mais aussi de son humeur et de ses connaissances. Pour ces

dernières, il est à redouter que la démarche suivie ait aggravé le problème, avec le côté conspiration d'historiens, et pire, de contemporanéistes, des repas suscités par le maître d'œuvre du volume et rassemblant des gens saisissant sans problème les allusions, en tout cas pour le nord du monde... Reste que le décodage est réjouissant, à la fois comme exercice et pour ses résultats. Qu'imaginer « ce qui se serait passé si » est utile contre les fatalismes et les téléologies. Et aussi que ce monde imaginaire est un miroir déformant tendu à notre réalité, comme le sont les utopies depuis Thomas More. Tant pis pour qui n'y verra qu'un jeu puéril à base de marionnettes.

Après les historiens, les écrivains. Après non pas dans l'économie du volume, où ils sont mélangés (sans alternance forcée), mais dans son écriture, on l'a vu. Bien que la littérature générale ne soit pas toujours leur activité la plus notable. Reste qu'avec eux, on n'est plus dans la fresque ou dans la cavalcade, que la loupe se pose sur quelques individus, anonymes ou pas, avec en théorie une vraie possibilité d'approfondissement. Cela peut être fort intéressant, mais c'est souvent étonnamment timide, et parfois un peu en porte-à-faux.

Dans « Le retour » de Benoît Hopquin, journaliste au *Monde* qui a recueilli les témoignages des derniers poilus, rien ne change vu de l'extérieur, même si tout est cohérent avec l'univers imaginé : des soldats reviennent dans un village de la Manche, plus tôt, après avoir retraversé une France vaincue, se taisent sur ce qu'ils ont vécu, se souviennent de leurs camarades, font face à leurs angoisses et cauchemars. Selon l'un d'eux, en cas de victoire cela n'aurait pas été différent. Le lecteur voit qu'il n'y aura pas de monument aux morts, même si l'institutrice du village le voudrait, et si selon certains ce serait justice. Mais une note finale nous apprend qu'il a été question de soldats morts en 1915 dans notre réalité, dont quatre « fusillés pour l'exemple » pour la réhabilitation desquels

30. On se croirait dans un jeu pour convention de SF, où il faut retrouver les titres originaux à partir d'antonymes.

l'institutrice, veuve d'un des morts au combat lors du même épisode, s'est battue ; et que le général antisémite qui, dans la presse, parle de coup de couteau dans le dos et rêve de dictature nationaliste, est la baderne qui a exigé les exécutions...

Pierre Lemaître, spécialiste du roman historico-politique dont les succès peuvent susciter d'intéressantes empoignades, montre avec « Les événements de Péronne » l'émergence d'un leader populiste, en Picardie, dans la crise économique-financière qui frappe la France vaincue : « les conséquences politiques et sociales que l'on sait ». Ce faisant, il sort du cadre tracé, ce qui était son droit ; mais il sort peut-être aussi du plausible, car quel qu'en soit le résultat, une guerre courte n'aurait pas eu les effets de la Première Guerre mondiale sur les économies et les budgets nationaux. Ceci dit, son texte haut en couleurs est fort efficace, autour d'un paysan qui refuse de payer ses impôts, de la vente forcée aux enchères de ses biens, des réactions entraînées, point de départ de manifestations nationales, de l'organisation de « chemises bleues », d'une grève de l'impôt. On pensera au poujadisme, ou dans l'entre-deux-guerres à d'autres chemises, vertes celles-là. Mais au point de départ discutabile, répond une fin suspendue dans le vide : le mouvement est là, il a un chef... et le texte s'arrête. Or soit c'est un feu de paille, comme la révolte des vigneron du midi en 1907, et peut-être aurait-il fallu le montrer avec la même truculence, soit les retombées politiques ont été importantes, comme c'est suggéré (elles sont réputées évidentes pour le lecteur, mais celui-ci est supposé appartenir au monde uchronique) et il aurait fallu les intégrer au tableau général, les concilier avec lui. Il y a là un morceau de bravoure, certes, mais qui ne débouche sur rien et s'intègre mal au projet d'ensemble...

D'autant que loin de tels trublions, avec « Ce bon Monsieur Guillet », Bruno Fuligni met en scène une vie politique d'un normal des plus plats, avec un

notable local de Seine-et-Oise, patron prospère d'une usine de motocyclettes à Pontoise et maire depuis 1925 du village de Gambais, nom qui dira peut-être quelque chose aux amateurs de faits-divers restés dans la mémoire collective. Fuligni est par ailleurs plutôt historien, de passage en revue des « aventuriers, utopistes, excentriques du Palais-Bourbon » en présentation des trésors des archives de la préfecture de police, et a aussi commis une rêverie sur les fantômes des panthéonisés, relevant en partie du fantastique<sup>31</sup>. Son notable reçoit en 1932 la visite d'autres notables dans son ancienne garçonnière devenue honorable gentil-homme, où il régale ses hôtes du gigot d'agneau qu'il tient à préparer lui-même sur sa belle cuisinière en fonte (autre indice). Bien vite, au nom des inquiétudes plus ou moins confuses de son épouse, on apprend qu'il s'agit tout simplement de Landru, escroc mais pas encore assassin, repris de justice récidiviste reléguable à Cayenne, qui s'est fait une nouvelle identité en profitant de la disparition de maints registres d'état-civil dans les régions dévastées, et est devenu « honnête, ou du moins homme d'affaires ». Il prépare sa candidature au nom des modérés à la députation, d'où ces rencontres, mais le député sortant n'a aucune envie de retraite précoce, et lui fait savoir qu'il sait qui il est. Puis disparaît mystérieusement ; la rumeur veut qu'il ait « trempé dans des combinaisons louches » et soit parti quelque part en Amérique latine. Landru est donc candidat, élu, réélu, réélu de nouveau, puis sénateur jusqu'à sa mort en 1956... L'uchronie a modifié son destin et non sa personnalité, ses crimes étant liés indirectement, dans notre réalité, à la prolongation de la guerre, d'où « un terrain favorable dans une capitale que la mobilisation générale a vidée de ses hommes » L'histoire générale a modifié la

31. Bruno Fuligni, *La Chambre ardente*, Paris, Éditions de Paris, 2001 ; Id. *Dans les archives secrètes de la police*, Paris, L'Iconoclaste, 2009 ; Id., *L'Affreux du Panthéon*, Paris, La Table ronde, 2018, cf. KWS 82, mai 2018.

destinée d'un personnage connu mais dans un monde qui n'a guère été bouleversé par la défaite française, un peu comme chez Hopquin ; on peut y voir une leçon de sagesse, ou le résultat de la difficulté à construire « autre chose ».

Cécile Ladjali, sans doute la plus pure littéraire du groupe, est (paradoxalement ?) celle dont la nouvelle, « Le Patient aveugle », sous-titrée « Les métamorphoses du Mal », renvoie le plus à des uchronies antérieures, depuis Pierre Gaxotte jusqu'à Éric-Emmanuel Schmidt<sup>32</sup> et au-delà. Le narrateur est un médecin amené à soigner un blessé de guerre qu'un traumatisme psychologique a provisoirement rendu aveugle. L'homme a toujours réussi à éviter les premières lignes mais se laisse considérer comme un héros, dessine des paysages effrayants par leur vide et la maniaquerie des traits, rêve d'architecture et d'urbanisme, rêve un jour qu'il conduit un immense train soudain renvoyé d'où il vient par un homme très maigre en tenue rayée. Par relations, le médecin le fait auditionner à l'académie viennoise, où il va enseigner à des gens plus doués que lui ; il s'enthousiasme pour Marinetti et D'Annunzio, épouse la nièce du médecin, est recruté dès 1916 pour diriger l'académie de Berlin, car à défaut d'être un grand artiste, c'est un organisateur très efficace. Là, il régente l'art allemand, impose le classicisme contre les avant-gardes, mais aussi défend l'art tzigane ou fait absorber le Bauhaus par son institution... Si la chronologie semble très accélérée, la cohérence est forte tant avec l'univers uchronique qu'avec notre réalité, entre détails y faisant écho, direct ou inversé, et le fait que le médecin-narrateur a existé (une note finale le précise), a réellement soigné – et s'est suicidé en 1933. Si le thème n'est pas vraiment

original, l'inventivité est dans les détails, et le jeu de l'uchronie est bel et bien joué.

La dernière nouvelle, « Léni » est due à Pierre-Louis Basse, écrivain lié à l'Histoire et à la politique. C'est plutôt une tranche de vie, une rencontre entre personnages, à Berlin fin 1923. Ernst Jünger (« grand ordonnateur – depuis 1918 – des nouveaux règlements de l'infanterie allemande » : sa présence en Russie – voir plus haut – semble évacuée) organise un congrès itinérant des « écrivains réunis ». On tiquera peut-être à lire que Barbusse est là envoyé par Marcel Cachin pour voir s'il n'y aurait pas des financements « pour lancer le nouveau journal, *L'Humanité*, dont rêvaient les ouvriers français » (oh mânes de Jaurès et de Blum, oh souvenir d'un journal antérieur à la fondation de la SFIO en 1905 !). En tout cas, Jünger a rendez-vous dans un café avec Louis Aragon et Pierre Drieu La Rochelle, aussi liés alors dans l'uchronie que dans notre réalité. Le premier a participé au travail gratuit en Allemagne, forme de réparations de guerre, et en a rapporté entre autres des vers où il est question du « quartier Hohenzollern entre la Meuse et les casernes » (chantés Yves Montand dans notre réalité). Il est là comme émissaire d'André Breton, au nom de Marx et de Rimbaud, ce qui est cohérent avec la réalité, moins avec ce qui a été dit de lui antérieurement puisqu'il finit en héraut du nationalisme – mais il a assez varié pour qu'on puisse imaginer qu'il l'a aussi fait dans l'uchronie. Jünger leur présente une jeune championne de natation et danseuse spectaculaire, fascinée comme lui par l'Afrique (voir la fin de sa carrière réelle) et qui dit préparer un film sur Joséphine Baker, intitulé *Le pouvoir de la volonté*. Elle a été contactée par un personnage que Jünger a défini « pour lui-même », avant la rencontre, comme « ce con de moustachu excité (...) avec son revolver à bouchon », mais elle a repoussé les avances de cet « excité moustachu de la brasserie munichoise » chef de « gangsters en uniforme », ceci quelques semaines avant « l'arrestation de

32. La date de parution de « Pour remplacer le nez de Cléopâtre » de Pierre Gaxotte, en bas à droite de la une du *Figaro* dans les années 1950, n'a pas été retrouvée, mais le texte a été piraté voici quelques lustres dans un fanzine (*Passe-Temps* n°3, janvier 1987, p. 20-21) ; le roman d'Éric-Emmanuel Schmidt, *La Part de l'autre* (Paris, Albin Michel, 2001, réédition au Livre de Poche en 2003), est, lui, facilement repérable.

l'illuminé ». On supposera un autre moustachu que celui qui, dans ce monde, n'exerce ses talents de dictateur que sur l'académie de Berlin... On jugera peut-être que si les personnages sont (un peu) plus fouillés que les silhouettes que Pascal Ory a accumulées, et s'il est bien question d'Histoire, culturelle et politique, on aurait pu attendre une histoire, sans majuscule. Parce que le récit s'arrête là.

Ce sont sans doute là ratiocinations d'historien bien peu littéraire, et qui doit avouer sa préférence pour le défilé carnavalesque et la prise à rebrousse-poil de figures connues, placées non à contre-emploi, mais dans un rôle qui n'aurait pu être le leur dans notre réalité. L'inversion de la perspective par rapport à nombre d'uchronies n'est pourtant pas sans intérêt : il s'agit non plus de ce qu'un individu fait à l'Histoire, mais ce que l'Histoire fait aux individus... Par ailleurs, l'uchronie n'est pas très bien adaptée au format de la nouvelle : les historiens s'en accommodent dans les limites de leurs traditions, parce qu'entre cours et manuels ils ont l'habitude de résumer, de schématiser une réalité fractale, où l'on pourrait toujours creuser plus avant dans le détail. Ils fournissent un cadre, ce qui est tout à la fois peu et beaucoup, parce que cela laisse le champ très libre à l'imagination du lecteur, au-delà de l'enrichissement que celui-ci est prié d'apporter à partir des références, des allusions, des personnages... mais quand il faut faire vivre ces personnages dans une nouvelle, la simple esquisse d'un décor autre que ce que nous connaissons occupe déjà beaucoup de place, et restreint les possibilités de développement. Cela n'empêche pas le genre uchronique d'être illustré par des nouvelles remarquables, mais elles sont plus rares à proportion, le genre se développant sans doute mieux dans l'espace d'un roman entier. Autre remarque, si l'on trouvait déjà quelques contradictions entre historiens dans l'univers qu'ils avaient concocté en commun, elles étaient inévitables dès lors que les écrivains n'avaient pas participé à

cette élaboration, et que le maître d'œuvre ne semble pas avoir effectué un ultime peignage pour des aménagements. Enfin, on peut se dire qu'il aurait été intéressant d'aller chercher du côté de la science-fiction des auteurs peut-être plus familiers de l'uchronie, et aussi des univers partagés... mais c'est encore une autre histoire.

—Éric Vial

*Science-Fiction*

## ***Et si Napoléon...***

Anthologie dirigée par  
Stéphanie Nicot

Mnémos, mai 2021, 250 p., 19 €

[langue : français]

S'il est des uchronies qui peuvent aisément échapper à l'amateur, camouflées en littérature générale ou en essais historiques, ce n'est sans doute pas le cas de ces treize-là. Non que la couverture ne soit pas de nature à accrocher l'attention d'un lecteur intéressé par Bonaparte et indifférent aux littératures de l'imaginaire ; mais, côté SF, devraient avoir l'effet inverse, ou symétrique, les noms de l'éditeur, de la directrice du volume, des auteurs sur la couverture (même si ceux de la postface ont été relégués en « quatrième ») — ou du moins de certains d'entre eux, pour qui a *gafiaté*<sup>33</sup> et ne se tient pas vraiment au courant.

On est d'ailleurs parfois dans la SF, ou genres voisins, avec une forme de *proto-steampunk* quand un ballon (en partie) dirigeable est utilisé en 1806 chez Laurent Poujois, mais surtout avec une « chose » extraterrestre explicitement héritée de John Campbell chez Johan Hélot, un voyageur temporel chez Ugo Bellagamba,

33. De *Go Away From It All* (quitter le fandom...), expression apprise du – vénéré – rédacteur en chef de KWS.

une sorte (ou deux sortes, concurrentes) de police du temps, plus des moyens de transport, futuristes pour nous, et davantage encore quand le récit commence en 1992, chez Michael Roch, et, côté quasi-*fantasy*, chez Victor Dixen, un vieillard fantomatique feignant de pêcher sans fil en attendant un successeur qui, après et comme lui, traversera les décennies loin du monde. Ceci même si le jeu avec l'Histoire reste le point commun de tous les textes. Jeu avec les batailles, avant tout, parfois pour le plaisir de la description et/ou du *Kriegspiel*, voire – à l'inverse, en fait – du résumé vertigineux comme chez Thibaud Latil-Nicolas. Peu de Waterloo, sauf dans le texte le plus ancien, repêché dans les trésors des recueils de nouvelles de Jean-Claude Dunyach et non pas écrit pour l'occasion, mais ce pourrait être n'importe quelle bataille ; et dans un autre, par préterition, car les Cent jours s'y arrêtent à la Malmaison. Bien plus de Russie (catastrophe, succès ou évitement selon les cas) ; et puis la conquête de l'Angleterre un peu évoquée mais pas montrée, de grandes manœuvres autour de la Louisiane mais vues de loin ; s'ajoutent l'Égypte, sur le terrain et aussi par allusion, l'Italie chez Jean-Laurent Del Socorro, le Mexique de Napoléon III avec la bataille de Camerone chez Armand Cabasson, Austerlitz dans un grand flou chez Raymond Iss, et les Dardanelles de 1915, dans une autre configuration que dans notre Histoire, chez Jean-Philippe Jaworski.

Même si l'échantillon est insuffisant pour en tirer quelque conclusion, on peut imaginer que c'est ce que la postérité a le mieux retenu, ce qui a le plus frappé les auteurs, ce qui est supposé parler le plus au lecteur. La politique intérieure est présente mais en sous-ordre, et bien moins l'œuvre juridico-administrative que les jeux de pouvoir. Ladite œuvre n'apparaît d'ailleurs guère que sous son pire aspect, le rétablissement de l'esclavage aux colonies (traité sans grandiloquence bêtasse, mais avec une vraie efficacité), et quand, du fait des dits jeux, elle est captée

par Lucien Bonaparte, dans un triumvirat avec Talleyrand et Robespierre, avant que ce dernier devienne consul à vie, tandis qu'ailleurs, Lucien tente et rate un coup d'État avec Sieyès... Talleyrand peut bien réapparaître, il reste une silhouette, un nom, comme eux, comme Toussaint Louverture, comme Fouché, guillotiné après l'échec de Thermidor ou présent à travers sa descendance, voire comme Désirée Clary en épouse volage. En fait, Napoléon est rarement absent (de la nouvelle, ou de la scène : des généraux russes, voire mexicains, y gagnent alors quelque espace) et, présent, il écrase les autres personnages. Ceci dit, des choix sont originaux, car Rapp n'est pas le plus connu de ses traîne-sabres, échanger les carrières de Bonaparte et du général Dumas (père d'Alexandre) est original, comme faire d'un des comploteurs de l'attentat de Noël 1800, repent, le confident de l'empereur, ou comme faire basculer l'Histoire grâce aux intrigues et aux amours de Pauline Bonaparte et de La Fayette... On peut remarquer que personnages et épisodes-clés remontent assez souvent à la Révolution, et dès avant dans le cas du dernier cité, avec les conséquences en chaîne du dérapage de Charlotte Corday sur une savonnette, avec Lavoisier échappant à la guillotine, avec Robespierre déjà cité et, moins prévisible, son frère cadet : marque peut-être de ce que l'Empire n'était guère propice aux individualités (quoique Fouché ou Talleyrand...). Par ailleurs, les personnages ne sont pas utilisés à contre-emploi, sauf Napoléon lui-même quand il finit gouverneur de Corse ou rate sa carrière au bénéfice de Dumas, encore n'est-ce guère carnavalesque : on plaisante assez peu avec l'Empereur, mais peut-être est-ce aussi dire que l'on évite les facilités... et on évite aussi assez largement l'uchronie dans l'uchronie retombant plus ou moins sur notre réalité, pont-aux-ânes du genre, qui n'est présente que sous la forme d'un rêve et celle, cumulant mise en miroir et clin d'œil, de la reconstruction intellectuelle opérée par Jean Giraudoux, dit ici

de Bellac — lieu de naissance camouflé en fief — jeune officier qui, des décennies plus tard, se demande ce qu'il aurait fallu pour éviter la guerre dans laquelle il est embarqué et où un de ses amis vient de se faire massacrer<sup>34</sup> : pour que la Guerre de Troie n'ait pas lieu...

On pourrait en conclure qu'en gros, et avec sérieux, des garçons jouent aux petits soldats, dans un monde d'hommes. Ce ne serait ni inexact ni juste. D'abord parce qu'ils le font avec non pas seulement du talent mais des talents variés, sur des tons variés, dans des formats variés (de l'épisode concentré à la fresque), et que les descriptions de batailles, si elles ont leurs amateurs, sont loin de remplir la majorité du volume. Ensuite parce que même si Eugénie (à titre posthume), Désirée ou même Laetitia sont des ombres qui ne font que passer (mais comme bien des hommes dans ces récits) la façon dont Pauline tire les ficelles tout en se riant de la décence est jubilatoire — les temps changent, heureusement, même quand on parle d'il y a deux siècles et un peu plus. Les mesures que le général Dumas, une fois au pouvoir, aurait prises ne sont pas mal non plus. Enfin et surtout parce que reste le texte qui n'a pas été encore évoqué, celui de Silène Edgar, peut-être la perle du recueil par le phrasé, l'étrangeté initiale et la façon dont le récit l'éclaire, l'hénaurmité finale, et parce qu'il s'agit non de personnages historiques au sens courant du terme (bon, d'accord, il y a aussi quelque part le dormeur du val rimbaldien) mais de gens « normaux », dans une sorte de dystopie liée aux conséquences de l'engagement forcé de gamins de plus en plus jeunes à la fin de l'Empire ainsi qu'aux liens avec une Église catholique qui n'est pas du tout à l'époque celle du concile Vatican II... Sans doute ne faut-il pas tirer de conclusions aventurées

34. La référence au très réel Gabriel Leroux, tué en 1915 aux Dardanelles, échappera sans doute à l'écrasante majorité des lecteurs... Voir par ex. [https://www.persee.fr/doc/rea\\_0035-2004\\_1915\\_num\\_17\\_4\\_1879](https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1915_num_17_4_1879)

du fait que ce texte soit dû à la seule autrice du volume<sup>35</sup> ; mais tout de même.

En dehors même de celui-ci, encore une fois, chaque texte a sa valeur et son intérêt (ou presque : je ne dénoncerai pas le seul qui m'ait paru vraiment faible<sup>36</sup>). Peut-être faut-il éviter de tout lire d'une traite, encore que chacun ait une individualité forte : ils ne se mélangeront pas. On risque tout de même l'overdose. Une nouvelle par jour pourrait être une posologie adéquate, mais serait-elle tenable ? S'il peut y avoir overdose, c'est qu'il y aurait à coup sûr addiction.

—Éric Vial

*Science-Fiction*

## **Finalistes du Prix Rosny aîné 2021**

Quarante-Huitième Convention  
Nationale Française de Science-  
Fiction, Valbonne, 19-22 août  
2021, 280 p., hors commerce.

Comme chaque année, je jette un coup d'œil sur les nouvelles qui ont plu au fandom pendant l'année. Ou du moins à sa fraction la plus courageuse, celle qui lit beaucoup et vote pour le premier tour du Prix Rosny aîné. Et comme chaque année (ou presque), elle a déniché de quoi être fier de ce qui s'écrit en français dans le domaine, même si ce n'est pas toujours à mon goût personnel.

Voici donc, pour ceux qui les auraient oubliés, les finalistes du Prix Rosny aîné 2021 :

35. Pas tout à fait : l'équilibre dans l'apparat-critique est bien différent, entre la directrice du volume et une postface à quatre mains, catalogue raisonné des uchronies napoléoniennes dû au duo du *Guide de l'uchronie* (cf. *KWS*, octobre 2015) Karine Gobled et Bertrand Campeis.

36. Quant à l'auteur qui confond Directoire et Consulat, et cite Wikipédia en bibliographie (non que ce ne soit utile, mais on ne cite pas non plus le *Larousse*), on le repérera à la lecture, mais cela ne nuit pas à son texte.

Tristan BULTIAUW, « Azgôn », in *Sauve qui peut*, La Volte.

Sabrina CALVO, « Considère le nénufar », in *Sauve qui peut*, La Volte.

Jeanne-A DEBATS, « Le Monde d'Aubin », in *Nos Futurs*, ActuSF.

Estelle FAYE, « Conte de la pluie qui n'est pas venue », in *Nos Futurs*, ActuSF.

Morgan OF GLENCOE, « La Piste des oiseaux », in *Utopiales 2020*, ActuSF.

Audrey PLEYNET, « Le Lien », in *Nafragés de l'espace*, Critic.

On remarquera que la plupart des textes sont longs, et ils sont substantiels : pas de brèves blagues ou de pirouettes, mais plutôt des univers en germe. Des univers souvent dystopiques, hélas, mais l'époque l'exige.

Commençons par le pire : j'ai à peine pu finir « Azgôn », tant son cocktail d'idéologie New Age et de maniérisme typographique m'était indigeste. Dans ces conditions, il m'est difficile de le recommander, ou à vrai dire de le condamner avec certitude, faute de le comprendre suffisamment. Paru dans la même anthologie, le texte de Calvo met en place avec une rage amère un arrière-plan de dégradation radicale de l'hôpital public pour y conter une histoire un peu magique, au rythme de l'arrivée de pétales de nénufar. C'est à la fois réussi — on souffre avec la narratrice — et peut-être long, question de goût là encore.

Dans la catégorie futurs déglingués et retour à une vie non-technologique concourent Debats et Of Glencoe. Dans les deux cas, l'enjeu des textes est le contact avec les fragments survivants de la connaissance ou de la technologie du passé. Là où Debats est assez classique dans sa trame, mais en pleine maîtrise de son expression, vigoureuse jusqu'à l'argot, Of Glencoe est sentimental, cousu de références respectueuses, mais vaut par la cruauté de ses retournements dramatiques. On ne peut que saluer le talent de chacun.

La Russie, de nos jours, est plus à la mode que nous le voudrions. Faye adopte la forme d'une enquête dans un futur proche pour découvrir une sorte de complot utopien en Sibérie, et le fait avec maestria. C'est elle qui a emporté le prix, de façon amplement méritée.

J'ai gardé pour la fin mon préféré, le texte de PleyNET, qui est un *space opera* militaire : un combat au sein de l'épave d'une nef de guerre. On me dira que c'est une thématique rebattue — mais le faire bien n'est pas à la portée de tous, et l'histoire va bien au-delà des détails de la bagarre, elle pivote sur la relation paradoxale entre deux combattants ennemis qui ont besoin l'un de l'autre pour survivre.

Le recueil présente aussi le lauréat du prix Aristophane 2021, destiné aux pièces de théâtre SF. Il s'agit de « La Faute de M<sup>me</sup> Butterfly », par Eric Vial-Bonacci. Je peux apprécier le théâtre SF (mais j'en ai rarement l'occasion), le lire sur papier est moins adapté, et en l'occurrence je n'ai pas trouvé beaucoup d'originalité à ce texte certes compétent. Précisons que cet Eric Vial n'a rien à voir, à part le nom, avec le chroniqueur bien connu des lecteurs de KWS !

La couverture du recueil, comme l'affiche de la convention qui l'a produit, met en avant notre regretté ami Joseph Altairac. Cet objet hors-commerce, qui ne se vend pas, n'en a que plus de prix.

—Pascal J. Thomas